

LOUIS LAVASTRE

DENTELLIÈRES

ET DENTELLES DU PUY

THÈSE POUR LE DOCTORAT

SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LE 8 JUIN 1911

MM. SOUCHON, *Président.*
HITIER, } *Professeurs.*
PERREAU, }

LE PUY

IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON

23, BOULEVARD CARNOT, 23

1911

DENTELLIÈRES

ET DENTELLES DU PUY



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552812_0070

LOUIS LAVASTRE

DENTELLIÈRES

ET DENTELLES DU PUY

THÈSE POUR LE DOCTORAT

SOUTENUE DEVANT LA FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LE 8 JUIN 1911

MM. SOUCHON, *Président.*
HITIER, }
PERREAU, } *Professeurs.*



LE PUY

IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON

23, BOULEVARD CARNOT, 23

1911

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

DENTELLIÈRES ET DENTELLES DU PUY

Enclos dans les barrières de ses montagnes, semé de buttes nombreuses que surmonte une couronne de lave ou que coiffe un bouquet de pins, parcouru de ruisseaux qui trouent de leurs cascades la croûte de basalte et découvrent au jour les argiles multicolores, taché du vert des prairies à qui le sol volcanique met une bordure rouge, maigre pays montrant partout son ossature de rochers, boursoufflé, tourmenté et harmonieux, le Velay apparaît dans son ensemble comme un vaste plateau dont les bords se redressent en murailles qui l'isolent et que la Loire, en son milieu, entaille de sa vallée profonde.

Son altitude élevée le soumet à un climat assez rude pour ne permettre qu'un nombre limité de cultures dont encore il réduit largement les profits et oblige ainsi les habitants à chercher dans l'industrie un complément nécessaire de ressources. Mais le sol ne supplée point par sa richesse minière à la pauvreté de sa surface et nulle part ne peut fournir la matière propre à une exploitation utile. L'agriculture reste donc l'occupation principale de la population sans pouvoir cependant lui apporter les moyens d'une vie aisée ni suffir à l'emploi de son entière activité.

Toutefois, le désir d'une existence meilleure l'obligea de bonne heure à chercher au dehors les éléments d'une industrie indispensable. Mais dans ces recherches un grand nombre de conditions impérieuses limitait considérablement son choix. L'extrême dispersion de la population, favorisée par la fréquence des sources qui permet au paysan de bâtir sa maison sur le champ qu'il cultive et fait de la Haute-Loire une région où les agglomérations considérables sont très rares, mais où abondent les villages et les hameaux, excluait toute industrie qui nécessita la concentration de la main d'œuvre. Le Velay, d'autre part, fut longtemps un pays sans chemin, où le climat très rude et le sol très accidenté rendaient les communications parfois impossibles, toujours difficiles et interdisaient ainsi un trop grand poids ou des dimensions trop encombrantes dans la matière première ou les produits à transporter. A cela la pauvreté des habitants ajoutait une difficulté nouvelle en leur rendant impossible l'achat d'un métier ou d'éléments de travail trop coûteux. Il fallait enfin que l'occupation cherchée, utilisât surtout les services de la population féminine laissée plus souvent inoccupée par les travaux des champs.

Tant d'exigences, toutes inéluctables, semblaient devoir pour longtemps priver le Velay de l'industrie qui lui était nécessaire. Il y en eut une cependant qui trouva dans ces conditions de sol, de climat, de vie économique et sociale, la raison même de sa naissance et de sa vie, qui s'accommoda d'une production dispersée, des relations difficiles, des transports malaisés, d'un métier rudimentaire, accessible au plus pauvre, et qui fournit depuis trois siècles aux femmes de la Haute-Loire un travail approprié merveilleusement à leur adresse patiente et laborieuse, ce fut : la Dentelle.

HISTOIRE

L'absence de document fait que nous ignorons tout des origines de la Dentelle. Ses historiographes ont ainsi pu entourer sa naissance de légendes parfois charmantes et d'hypothèses souvent téméraires (1). A défaut d'absolue certitude, il semble cependant possible de dire qu'elle naquit en Italie, probablement dans la seconde moitié du xv^e siècle. On l'y voit, en effet, arrivée à un réel perfectionnement et figurant déjà comme un ornement important dans les portraits dès le milieu du siècle suivant. C'est également vers cette époque, en 1557, qu'apparaît le premier de ces recueils (2) de modèles et patrons, qui fort nombreux par la suite, contribuèrent à répandre la nouvelle industrie.

La France, alors tributaire de l'Italie pour tous les acces-

(1) Pour la légende sur l'origine de la dentelle, voir : Lefébure, *Broderies et dentelles*, Paris, Quantin, p. 254.

Roland de la Platière, fait remonter aux Phrygiens qui avaient acquis dans l'antiquité la réputation d'habiles brodeurs, l'invention de la dentelle. Mac Culloch se basant sur l'analogie des mots anglais : lace (dentelle) et latin lacinia, les fait dériver l'un de l'autre et lui attribue une origine romaine.

(2) Le Pompe, Venise, 1557.

soires du costume : lingerie, broderies et tissus légers, en reçut aussi la Dentelle (1). Entre elles, les relations se faisaient alors par l'intermédiaire de nombreux colporteurs originaires des régions montagneuses des Vosges, de l'Auvergne et du Velay, où l'état précaire de l'agriculture et de l'industrie obligeait les habitants à chercher à l'extérieur les moyens d'une existence meilleure. Ces porteballes voyageant à pied, séjournaient longtemps en Italie, où, menant la vie du petit peuple, ils étaient journellement témoins de la fabrication des dentelles. Leurs femmes les accompagnaient souvent pour les aider dans leur négoce, elles purent ainsi s'y initier elles-mêmes, et de retour au pays l'enseigner à leurs compagnes. Aussi voit-on les premiers centres dentelliers en France naître et se développer au Puy, dans le Velay, et à Mirecourt, dans les Vosges.

Aucun témoignage ne permet de donner une date précise à cette apparition d'une industrie nouvelle. Les chroniques contemporaines s'occupent de bien autre chose. Les mots eux-mêmes ne peuvent être une indication. En effet, la dentelle aux fuseaux ayant pour origine le passement (2), dont elle est un perfectionnement, c'est sous ce nom qu'on la désigne au xvi^e siècle, et alors que les deux choses étaient devenues fort distinctes, il était encore seul à leur être appliqué au début du xvii^e (3).

(1) De France elle passa dans les Flandres où sa fabrication acquit un degré de telle perfection que beaucoup d'historiens ont cru y voir son pays d'origine.

(2) Passement : sorte de galon, parfois multicolore, employé pour la décoration du costume.

(3) Le mot dentelle, employé avec son sens actuel, est en effet relativement récent. On le trouve pour la première fois dans un inventaire dressé par Jehanne de Bourdeille, nièce de Brantôme, de ses bijoux et vêtements en 1595. Voir : Montégut, *Inventaire des bijoux de Jehanne de Bourdeille*, dame de Saint-Aulaire et de Lamary. Périgueux, Dupont, 1881.

La dentelle à l'aiguille (1), sous le nom de point coupé, avait également pénétré en France, où sa fabrication, sans toutefois se localiser comme celle des passements aux fuseaux, devint néanmoins assez importante pour amener à Paris, dès 1587, l'apparition d'un album de modèles, dont les douze éditions successives témoignent du succès (2).

L'industrie dentellière, merveilleusement appropriée aux nécessités et habitudes de la vie paysanne, se répandit rapidement dans le Velay, mais elle le fit sans bruit et nul chroniqueur n'en parla. Ce fut, semble-t-il, vers la fin du xvr^e siècle, car dès 1616 une mention certaine nous est faite de son existence. Un seigneur de Rochebaron et sa femme, s'étant réfugiés au Puy pour fuir les troubles de la régence de Marie de Médicis, y mènent joyeuse vie, font des dettes, et voient leurs meubles saisis. Dans l'inventaire figurent des dentelles du Puy placées au col des vêtements.

L'absence de document qui nous laisse ignorants des origines de la dentelle persiste au cours de sa vie dans le Velay. Parfois cependant nous devons à une mention fortuite de connaître l'état de la fabrique à un moment donné. Il en est ainsi du passage toujours cité des mémoires d'Antoine Jacmon, bourgeois du Puy, pour l'année 1640 (3) :

(1) De cette époque date une spécialisation dans les termes qui subsiste encore aujourd'hui. Le mot dentelle s'employait plus particulièrement pour désigner la dentelle aux fuseaux : dentelle du Puy, de Mirecourt. Le mot point était au contraire réservé à la dentelle à l'aiguille : point de Venise, de Gènes.

(2) Les singuliers et nouveaux pourtraicts du seigneur Frederic de Vinciolo, venitien, pour toutes sortes d'ouvrages de lingerie, dédié à la reine derechief et pour la troisieme fois augmentéz, outre le reseau premier et le point coupé et lakis. A Paris, chez Jean le Clerc jeune, rue Chartière, au chef Saint-Denis, 1587.

(3) Corcelle : La dentelle dans le Velay. *Mémoires et procès-verbaux de la société agricole et scientifique de la Haute-Loire*, 1891-93. Tome VII, pages 177 et suivantes.

« Du decriement des dantelles, tant de soie, fillet blanc, que clinquant d'or et d'argent.

« La dicte année 1640, etant venu une ordonnance de la court de parlement de Tholouse, et par permission de sa majesté, où l'on fit la publicquation d'icelle dans l'auditoire de Monsieur le Seneschal du Puy et de là par les carrefoux de la dicte ville, à son de trompe, qu'il n'eusse aucune personne, de quel sexe, quallité, et condition qu'ilz soient, qu'ilz n'aient à porter sur leurs habitz, robbes, manteaux et rabas d'aucune sorte de dentelle, tant de soie que fillet blanc, ensemble passement, clinquant d'or ni d'argent, fin ou faux et d'y obeir dans huit jours prochains à compter de ce lundy, penultiesme de janvier, au dict an 1640, sur les paynes telles que de droict et grosses amendes, et ce à cause que l'on ne trouvait point de serveurs et servantes pour être servi, car petits et grandz faisaient de susdictes dantelles, ny même n'y avait de distinction des grandz avec les petits et que d'effect fesaient rencherir les toilles blanches par ce que les fillectz s'en allaient à faire dantelles, et aussi ne se trouvait point d'or ni d'argent pour bastre de monnoyes et plusieurs autres raisons. Et ce, au grand regret de plusieurs marchands qui les vendaient et de ceulx qui les portaient et encore plus de ceulx qui les fesaient et qui vivaient de cela(1). »

Doublement instructif ce texte nous fait connaître les matières dont se faisait la dentelle et l'état de son industrie en 1640. Pour singulières, en effet, que soient les raisons qui motivent l'arrêt de Toulouse, elles nous montrent un état de prospérité assez grand pour accaparer or et argent, fils blancs et soies, amener grands et petits à se consacrer

(1) *Mémoires d'Antoine Jacmon*, bourgeois du Puy, publiés par Chassaing. Le Puy, Marchessou, 1885.

à la fabrication, permettre à chacun d'acheter le produit de son travail et fournir à plusieurs marchands les éléments d'un commerce rémunérateur. Aussi comprend-on aisément l'émotion causée par l'arrêt. Toutefois une cause aussi superficielle ne pouvait amener qu'une crise passagère et la tradition veut que celle-ci ait été résolue par l'intervention du père François-Régis, jésuite, depuis canonisé. Se trouvant alors au Puy il consola ouvrières et marchands, puis alla à Toulouse où il obtint la révocation de la funeste ordonnance. En outre, sous son impulsion, les jésuites ouvrirent au commerce du Puy le marché d'Espagne et de ses colonies américaines. Il mérita par là, la reconnaissance des dentellières qui dès lors le prirent pour patron.

L'œuvre de François-Régis fut continuée par M^{lle} Martel, fille pieuse et adonnée aux œuvres charitables. En 1665 conseillée et encouragée par l'abbé Tronson, vicaire de l'église Saint-Georges, elle s'entoura de quelques personnes de bonne volonté et se donna pour mission d'instruire et de catéchiser les enfants pauvres, les pèlerins qui venaient au sanctuaire de la Vierge noire, les servantes et les mendiants. Elle trouva plus particulièrement à exercer son zèle auprès des dentellières de la campagne qui avaient coutume de venir passer l'hiver à la ville pour se consacrer à la fabrication et y vendre plus commodément leurs dentelles. Elles se réunissaient pour habiter et travailler en commun dans de vastes maisons de la vieille ville dont le loyer leur coûtait peu de chose. « M^{lle} Martel s'introduisit dans leurs chambrées et leur persuada de suivre une règle qui, sans nuire à leurs occupations, leur fournirait le moyen de s'instruire, de sanctifier leur travail, d'y apporter même de la diversion. La sollicitude pour le bien de ses ouvrières ne se borna pas au spirituel, pour rendre la

bonne œuvre complète elle allait vendre leurs dentelles. Elle s'y entendait, paraît-il, parfaitement bien, car elle vendait toujours mieux et plus promptement que les autres. Le service était d'autant plus important que les malheureuses ouvrières avaient généralement beaucoup de peine à placer le produit de leur travail et étaient l'objet d'une honteuse exploitation de la part des acheteurs (1) ».

Ces assemblées de dentellières où les prières et les cantiques se mêlaient au travail des carreaux eurent désormais un caractère religieux et prirent souvent une forme monastique en se joignant à un ordre déjà existant ou en se donnant un directeur ecclésiastique (2). Elles contribuèrent beaucoup à l'amélioration de la production en concentrant la main-d'œuvre et en mettant en contact les ouvrières avec les marchands et les fabricants, et connurent un succès constant sous l'ancien régime (3). La congrégation jouait même parfois le rôle de sous-entrepreneur, traitait avec les marchands des commandes d'ouvrage, en surveillait l'exécution et en assurait la vente aux conditions convenues (4).

(1) Dunglas, *Les Sœurs de l'Instruction et les Béates*, Paris, Leclerc, 1865.

(2) Voir : Balme, *Recherches diététiques d'un médecin patriote*, Le Puy 1791.

(3) « Là, les jeunes filles se réunissent en plus ou moins grand nombre, travaillent à la dentelle et forment leur cœur à la piété par les bonnes lectures et d'autres exercices. Les assemblées sont très nombreuses au Puy, dans différents quartiers, elles sont autant d'asiles pour la vertu, adoucissent les mœurs de nos villageoises, les occupent utilement et même leur donnent une forte éducation. Les étrangers font journellement cette observation, surtout pour les jeunes filles du peuple qui fréquentent ces assemblées, qu'elles sont à tous égards plus précoces que les jeunes gens de leur âge et de leur état. On croit que le nombre de filles de la campagne que ces assemblées attirent et retiennent au Puy peut s'élever à 5 ou 6 mille. » Abbé Laurent, *Almanach historique pour la ville et le diocèse du Puy*, pour l'année 1787.

(4) C'est encore le rôle que joue en Belgique un très grand nombre de

Les services rendus par M^{lle} Martel et ses compagnes furent jugés assez importants par l'évêque du Puy, Armand de Béthune, pour qu'il leur permit de transformer leur association en une congrégation régulière, qui, le 21 mai 1678, prit le nom de Congrégation des demoiselles de l'Instruction (1). Les succès déjà obtenus amenèrent les nouvelles congréganistes à vouloir étendre leur action à tout le Velay. Elles appellèrent de la campagne des filles de bonne volonté, les instruisirent, leur apprirent la dentelle, leur donnèrent quelques notions de médecine et de pharmacie et les renvoyèrent dans leur paroisse où elles eurent pour mission d'y organiser ce que M^{lle} Martel avait fait au Puy et d'y rendre l'influence de la congrégation efficace et durable. Ce furent les Béates.

Les mêmes conditions de sol, de climat, de vie sociale et économique qui avaient facilité l'extension de l'industrie dentellière, favorisèrent aussi l'établissement des béates dans tout le Velay. On les voit dès lors établies dans chaque village où elles remplissent les fonctions les plus diverses. Elles sont les auxiliaires du curé, président aux prières et aux exercices de piété où la présence de celui-ci n'est pas indispensable, veillent à la propreté de l'église, sonnent l'angelus, donnent les premiers soins aux malades, ensevelissent les morts. Mais leur principale occupation est de réunir et garder les enfants auxquels elles apprennent le catéchisme et quelques prières, d'enseigner la dentelle

couvents, ils surveillent la production, veillent au maintien des traditions et servent d'intermédiaires entre les négociants et les ouvrières à l'entière satisfaction de tous. Ils ont en outre organisé l'enseignement de la dentelle. Sur 160 écoles où est donné cet enseignement 120 sont dirigées par des couvents.

(1) Quelques années plus tard, s'étant réunie à la congrégation de l'Enfant Jésus, elle s'appella : Congrégation des dames de l'Instruction de l'Enfant Jésus.

aux petites filles et si elles en sont elles-mêmes capables, de leur donner les premières notions de lecture, d'écriture et de calcul. Elles organisèrent, en outre, pour le travail et la prière en commun des assemblées de dentellières, comme elles l'avaient vu faire au Puy. Elles-mêmes y participaient activement, car ne devant compter que sur leurs moyens propres pour assurer leur existence, elles trouvaient dans la dentelle leur principale ressource. Elles furent ainsi amenées à lui consacrer la plupart de leurs soins et de leur temps, aux dépens même de l'instruction des enfants, que d'ailleurs leur ignorance leur rendait souvent difficile. Mais, si l'école en souffrit, la dentelle en bénéficia, et l'enseignement par la béate, le seul qui ait existé jusqu'à nos jours, assura toujours le recrutement des dentellières.

Les colpolteurs, qui avaient apporté la dentelle dans le Velay, furent encore, par la suite, les utiles auxiliaires de son commerce. Trouvant désormais chez eux une marchandise facile à transporter, ils l'allèrent offrir sur les marchés et les foires où ils avaient coutume de fréquenter : Beaucaire, Marseille, Bordeaux, la Rochelle. En 1688 il se vendait à Marseille pour 350,000 livres de dentelles du Puy et d'Aurillac (1). En outre, au Puy même, les marchands dentelliers trouvaient une clientèle toujours nouvelle parmi les nombreux pèlerins que les grandes fêtes religieuses amenaient chaque année au sanctuaire miraculeux de la Vierge noire.

C'est aussi par l'intermédiaire des colporteurs que les fabricants se procuraient les matières premières. Ceux-ci achetaient à Lyon les soies d'Orient et les fils blancs venus de Hollande. Des textes extraits de minutes notariales témoi-

(1) Savary, *Dictionnaire universel du Commerce*, Genève, 1759.

gnent par l'importance des achats d'une activité commerciale considérable. Cela en 1667 (1).

Le ministère de Colbert entoura l'industrie dentellière d'encouragements nombreux et de protections efficaces par l'élévation des tarifs douaniers et la fondation de manufactures royales où des ouvriers étrangers instruisirent le personnel indigène (2). Aucune faveur particulière ne vint cependant améliorer ou développer la fabrique du Puy, et seules les mesures générales, telles que l'exemption du droit de trente sous par once d'or de toutes dentelles sortant du royaume et le tarif de 1664 établissant la levée d'un quart de la valeur des passements, dentelles et points coupés pénétrant dans le royaume, contribuèrent à sa prospérité. La production du Velay est alors estimée à 600,000 livres (3).

En 1668 la plupart des industries du Puy sont en complète décadence. M. de Froidour, envoyé en mission dans le Velay pour porter remède à cette situation, constate que le seul commerce qui survécut était celui des dentelles qu'on débitait aux marchands d'Espagne, de Savoie, de Suisse et d'Allemagne; mais que la fabrication en était défectueuse et grossière et pour éviter que cette industrie ne se perdit comme les autres il proposa d'en favoriser un établissement nouveau.

Les consuls répondirent que quant aux produits qui se débitaient encore, la grossièreté même qu'on leur reprochait en assurait seule l'écoulement. Si d'après les désirs du roi on fabriquait des marchandises plus belles, les prix

(1) Corcelle, ouvrage cité, p. 184.

(2) Ce fut l'époque (1665) de la fondation par Colbert des manufactures royales d'Alençon château de Madrid, Aurillac.

(3) Arch. Nat., F¹² 1379. Cité par Germ. Martin, *L'Industrie et le Commerce du Velay au XVII^e et XVIII^e siècles*. Le Puy, Marchessou, 1900.

en seraient plus élevés et les marchands étrangers ne viendraient plus. Cette réponse est peut-être le motif de l'absence de Colbert.

Malgré le bas prix des dentelles produites, leur fabrication devint néanmoins assez importante pour être aux habitants du Puy une ressource considérable dont ils n'auraient pu que difficilement se passer. Aussi Lamoignon de Basville, intendant de Languedoc pouvait-il écrire en 1698 : « On fait des dentelles au Puy qui produisent des sommes assez considérables, que l'on porte en Espagne, en Allemagne et dans tous les pays étrangers, et ce commerce fait subsister la meilleure partie du peuple (1). »

La dentelle appartient désormais à la vie économique du Velay et, au cours du XVIII^e siècle, les vicissitudes de son commerce deviennent de l'histoire locale. En 1707 celui-ci bénéficia d'une faveur douanière : « Les dentelles fabriquées dans le Velay, dont il se faisait un gros commerce avec les pays étrangers par les ports de Bordeaux, la Rochelle et Nantes n'étaient point expressément comprises dans le tarif de 1664 pour les droits qui se levaient à l'entrée des cinq grosses fermes (2). D'où contestations avec les commis des bureaux qui voulaient leur faire payer 10 livres par livre pesant, comme les dentelles de Liège, Lorraine et Comté (celles d'Angleterre et des Flandres payaient 25 livres). Le roi, par un arrêt du Conseil d'État donné à Versailles le 16 août 1707, décida que les dentelles du diocèse

(1) De Basville, *Mémoire pour l'instruction du Dauphin*, cité par Germain Martin, *L'Industrie et le Commerce du Velay aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Le Puy, Marchessou, 1900, page 39.

(2) Les cinq grosses fermes comprenaient : Normandie, Picardie, Champagne, Bourgogne, Bourbonnais, Anjou, Maine, Thouars, Bresse, Poitou, Aunis, Berry, Chantonceau. Le Velay en étant situé à l'extérieur, ses dentelles devaient payer pour y entrer et pour en sortir.

du Puy, du Velay et d'Auvergne ne paieraient à l'entrée des cinq grosses fermes que 5 sous par livre pesant (1) ».

Si utile que fut cette mesure, elle ne put éviter à l'industrie dentellière de pâtir de la misère générale des dernières années du règne de Louis XIV.

Le 14 janvier 1710, par devant monseigneur le vicomte de Polignac, le sieur Jerphanhon, syndic, exposa : « que les habitants du Velay sont réduits à la misère par suite de la mévente des dentelles et qu'il ne voit d'autre expédient pour y remédier que d'emprunter une certaine somme qui serve de fond pour acheter du fil propre à cette manufacture qu'on pourra fournir aux ouvrières pour les faire travailler et ensuite leur payer la façon des dentelles lorsqu'elles les rapporteront, en leur rendant toujours la même quantité de fil, comme cela se pratique dans cette sorte de négoce ; qu'il y a d'autant moins à risquer dans cette affaire que ces dentelles, dont le commerce n'est interrompu à présent que par les suites ordinaires de la guerre, resteront au diocèse pour sûreté de la somme qu'il aura avancée et dont il sera remboursé dès qu'elles viendront à se débiter » (2). Pour ces raisons l'intendant de Basville autorisa un emprunt de 20,000 livres.

Mais ce premier sacrifice est insuffisant et aux Etats du Velay de 1716 l'évêque du Puy représenta : « que la fabrique et le commerce des dentelles languissant depuis quelques temps, un grand nombre de faiseurs s'étaient attroupé tumultueusement au mois de décembre précédent ; qu'en vue de prévenir de pareilles émeutes les trois commis du pays avaient délibéré de faire un emprunt de la somme de 60,000 livres pour être confiée à des personnes intelli-

(1) Arnaud, *Histoire du Velay*, La Combe, Le Puy, 1820.

(2) Archives départementales de la Haute-Loire. Registre des délibérations de Messieurs les trois commis du diocèse du Puy, pays de Velay. 14 janvier 1710. Aymard.

gentes qui emploieraient cette somme à faire fleurir cette branche d'industrie dans le diocèse, soit en faisant elles-mêmes fabriquer, soit en achetant de la dentelle de celles qui se livraient à ce genre de travail. Il ajouta que le sieur de Basville, intendant de la province, ayant autorisé cet emprunt, le sieur Jerphanhon, syndic, était parvenu à emprunter 65,000 livres qui avaient été employées à acheter des dentelles, mais que divers marchands du Puy s'étaient plaint de cette mesure comme nuisible à leurs intérêts » (1).

La sollicitude incessante des Etats semblait devoir ramener enfin la prospérité quand en 1721 un danger nouveau menaça la fabrique du Puy. La crise monétaire qui suivit la chute du système de Law amena la disparition de la monnaie indispensable aux marchands pour payer les dentelles aux ouvrières. Ce négoce, en effet, fait par sommes minimes, l'exigeait très nombreuse. Les Etats autorisèrent à nouveau le syndic Jerphanhon à emprunter 100,000 livres, qui prêtées aux marchands rendirent les transactions possibles.

Tant d'efforts donnèrent le résultat qu'on en espérait et la production sans toutefois s'améliorer s'augmente considérablement. En 1730 « Le Velay subsiste surtout par la fabrique des dentelles qui se débitent en Italie, en Espagne et aux Indes. Toutes les femmes, paysans et enfants, y travaillent. Ils achètent pour la valeur d'un écu de fil, ils font une pièce (2) de cette dentelle fort grossière, ils vont ensuite la vendre au Puy six, neuf et douze livres. Ils achètent du fil pour travailler de nouveau et portent chez eux le surplus de l'argent pour y vivre. Ce travail continu, quoique en marchandises de peu de valeur, pro-

(1) Arnaud, *Histoire du Velay*.

(2) La pièce était de douze aunes. L'aune égalait 1 m. 18 cent. environ.

duit un commerce d'environ deux ou trois millions par an » (1).

Depuis longtemps la population ouvrière du Puy et de ses environs était insuffisante à fournir aux besoins d'un commerce tous les jours plus considérable. Aussi l'industrie des dentelles s'était-elle rapidement répandue dans le Velay et une partie de l'Auvergne, où trouvant les mêmes besoins à satisfaire elle devint la principale ressource des habitants. Brives, le Monastier, Vorey, Saint-Paulien, Allègre, Chomelix, Craponne, Monistrol, Yssingeaux, Tence, Montfaucon, Fay dans le Velay, Langeac, La Chaise-Dieu, Ambert, Marsac en Auvergne devinrent d'actifs petits centres industriels, donnant à leurs produits leur nom et leur cachet particulier (2).

L'impossibilité où se trouvaient les ouvrières de porter elles-mêmes leur ouvrage au Puy, demeuré l'unique centre commercial, amena de bonne heure l'apparition des « leveuses de dentelles » qui, allant de village en village, de maison en maison, furent les intermédiaires indispensables entre producteurs et marchands. Elles en furent aussi les parasites et se livrèrent à leurs dépens à toutes les pratiques du truck-system contemporain (3).

Jusque vers le milieu du siècle l'état de prospérité commerciale se maintint. Les fabricants du Puy pour lutter

(1) *Histoire du Languedoc*, t. XIV, colonne 2101. Cité par G. Martin.

(2) Blondes de Brives, Valenciennes et Bouquets de Vorey, Neiges de Saint-Paulien, Modes d'Allègre, Combats de Chomelix, Roses de Craponne, Monistrolles, Fay à dents de rat, Brides de Langeac, Valenciennes et Treines du Béage.

(3) Ces pratiques s'étaient assez généralisées pour provoquer le 12 juin 1709 de la part de J. de Saillant, évêque et seigneur de Saint-Flour, un règlement destiné à y mettre fin dans le pays de Langeac qui ressortissait de son siège. Il enjoint aux leveuses de se contenter de deux sous par pièce pour accommoder et emballer les dentelles et de deux sous pour

contre la concurrence des dentelles des Flandres et d'Italie se montrent plus difficiles dans le choix des dessins et sur les qualités d'exécution. La production devient plus élégante et d'un goût meilleur, les ornements, plus artistiques, sont mieux adaptés aux réseaux qui leur conviennent. Ce fut la cause, aux environs de 1750, d'une période de perfection dont les échantillons réunis par Théodore Falcon, au musée du Puy, nous ont gardé le souvenir.

Mais pour triompher des fabriques rivales ces efforts sont insuffisants et aux États du Velay du 9 avril 1755, l'assemblée engagea le président, Le Franc de Pompignan évêque du Puy, à appuyer auprès du gouvernement la demande formée depuis déjà longtemps, afin d'obtenir l'exemption des droits de sortie sur les dentelles passant à l'étranger, comme l'unique moyen d'en faire prospérer la fabrique (1).

Cette tentative restée sans succès fut renouvelée six années plus tard. Le syndic du pays de Velay s'étant rendu aux États généraux de la province (le Languedoc) écrivit au syndic des marchands de dentelles du Puy qu'il y avait lieu d'espérer l'exemption des droits sur toutes les marchandises, mais qu'il était à craindre que les dentelles

les porter au Puy, et non dix sous comme elles en ont l'habitude ; de proportionner à la valeur de la marchandise le prix qu'elles exigent pour les apprêter pour la vente ; de ne percevoir l'intérêt de un sou par livre des sommes avancées par elles aux ouvrières qu'une fois par année et non tous les deux mois ; de ne point faire de bénéfice sur les matières premières ; de déclarer au retour le véritable prix payé par les marchands du Puy et non de se concerter entre elles pour en déclarer un faux ; de payer les ouvrières en argent et non en denrées dont le plus souvent elles exigèrent la valeur. Il charge en outre les confesseurs de veiller à la bonne exécution de ce règlement. Publié par A. Lascombe, *Tablettes historiques du Velay*, III, 1872-73.

(1) Arnaud, *Histoire du Velay*.

n'en fussent exceptées. Ces derniers lui adressèrent aussitôt un mémoire daté du 19 novembre 1761 et le prièrent de le présenter aux États. Ils y exposaient que la plupart des habitants du Velay subsistaient depuis plus d'un siècle uniquement des produits de cette fabrique; que la dentelle de fil qui autrefois en faisait tout l'objet était tombée par suite de la concurrence de pareilles dentelles fabriquées en Piémont, dans le Milanais et la Flandre impériale, contrées plus à portée d'en introduire à moins de frais à Cadix, l'entrepôt du débit, ce qui nuirait toujours à la consommation de celles du Velay tant qu'elles paieraient des droits à la sortie du royaume. Ils faisaient remarquer que ces droits, même à 8 sous par livre, poids de marc, fixés par le tarif, étaient considérables à raison du bas prix de la dentelle. « La misère du peuple, disaient-ils, et l'industrie de quelques habitants leur avaient suggéré l'idée d'établir une fabrique de dentelles de soie et elle commençait à être en crédit, mais elle est à la veille de sa chute par l'injustice des commis des fermes qui perçoivent, à leur gré, telle douane qu'ils jugent à propos. Dans les premiers temps de cet établissement, il était exigé pour les dentelles de soie seulement un droit égal à celui qu'on payait pour les dentelles de fil, c'est-à-dire 8 sous par livre; peu après on a perçu 25 sous et enfin 3 livres 10 sous. L'étranger rebuté par ces droits qui augmentent chaque jour, ne veut acheter de dentelles des habitants du Velay qu'à condition qu'ils se chargeront de l'acquitter. Il importe pour le soutien de cette fabrique qu'elle soit exempte de douane à la sortie du royaume ou tout au moins qu'il y ait un tarif qui la modère en la fixant sur le poids et non sur la valeur. »

Le syndic du Velay adressa ce mémoire au sieur de Montferrier, l'un des syndics généraux du Languedoc, qui était alors à la cour. Ce dernier dans une lettre datée de

Paris le 2 janvier 1762, lui manda que ce mémoire lui avait paru très intéressant et qu'il ne doutait pas que l'archevêque de Narbonne, président né des états de la province, ne l'appuya de sa protection, mais il croyait convenable que ces négociants portassent directement leurs plaintes au sieur de Trudaine, intendant général des finances, en lui adressant un mémoire plus détaillé où on lui fit connaître l'objet du commerce qu'on avait perdu, celui des blondes qu'on voulait lui substituer et la disproportion des droits avec le prix de la marchandise; que ce mémoire serait sûrement communiqué aux députés du commerce, ce qui le mettrait plus à même de défendre les intérêts des négociants du Puy et qu'il ne désirait rien tant que leur être utile.

Tant de bonne volonté resta néanmoins sans résultat et la fabrique continua à souffrir de l'élévation des tarifs douaniers. Le rapport écrit en 1771 par M. de Fages, commissaire général du roi à l'assiette du Puy, nous en est la preuve. « Le commerce des dentelles de fil blanc, dit-il, avait été, pendant un temps considérable, la principale branche du commerce de la ville du Puy. Elle s'étendait autrefois jusque dans l'Amérique, mais cette partie est presque totalement déchue, soit par de nouveaux établissements en Italie et en Espagne où il s'en faisait une consommation immense, soit par l'inexactitude et les faillites des marchands Espagnols, commissionnaires des marchands du Puy, soit enfin par le droit excessif de dix sous sur chaque livre de dentelle de fil vendue dans l'intérieur du royaume, ou à l'étranger. On fixe l'époque de la décadence de ce commerce aux dernières guerres d'Italie (1). Depuis lors le produit de cette marchandise qui avait été jusqu'à 3 millions de livres est réduit à 1,500,000 livres.

(1) 1746.

Cette perte est cependant réparée par la fabrication des dentelles de soie blanche et noire, appelées blondes, qui occupe non seulement les habitants de la ville du Puy mais encore ceux de tout le diocèse. Les marchands de Lyon fournissent aux négociants du Puy les soies; ils tirent les blanches de Pékin et de Nang-Kin et les noires devraient être livrées de la Provence, de Valence en Espagne et de Messine, mais ils y mêlent de celles qu'ils prennent à Nîmes, mélange qui rend ces dentelles inférieures à celles qui sont fabriquées à Caen et à Paris, et qui discréditera à la suite ce commerce si essentiel pour le diocèse du Puy.

On ne peut fixer ni la quantité de dentelles fabriquées ni le nombre des ouvrières employées, par la raison qu'il n'y a pas d'entreprise générale, que ce sont les particuliers qui les fabriquent, la plupart pour leur compte et qu'ils viennent les vendre au Puy (1) ».

Le caractère principal de la production dans l'industrie fut toujours en effet l'extrême dispersion. Elle augmenta encore quand les habitants du Puy abandonnèrent peu à peu la fabrication pour chercher dans le commerce de plus gros bénéfices et firent de leur ville un centre assez important pour que s'y fasse sentir le besoin d'une juridiction consulaire (2). En 1770 le maire et les consuls en firent la demande et l'accompagnèrent d'un mémoire où ils exposaient que « la ville du Puy est une des plus considérables du Languedoc, et tient des premiers rangs aux États généraux. On y compte environ 20,000 personnes et il s'y fait plusieurs commerces dont le principal est en dentelles de soie et de fil qui se fabriquent non seulement dans tout le

(1) *Remarques sur le pays de Velay*, par M. de Fages, publiées par Chassaing, Le Puy, Marchessou, 1890.

(2) Les marchands du Puy étaient soumis à la juridiction consulaire de Montpellier dont ils trouvaient le siège trop éloigné.

diocèse mais encore dans une partie des diocèses voisins. Cette fabrique fait travailler généralement toutes les femmes, filles et petits garçons jusqu'à ce qu'ils soient en état de travailler la terre. On compte qu'elle occupe 40,000 personnes. Elle est très avantageuse à l'état en ce que toutes les villes de commerce du royaume tirent de ces marchandises pour faire des envois considérables dans l'étranger et en retirent de grands profits. On voit dans cette ville même des négociants qui dans peu de temps sont devenus très riches par ce seul commerce (1) ».

Cette demande resta sans succès, mais quelques années plus tard, en considération de leur nombre (2) et de l'importance que leur commerce avait acquis dans la ville, une satisfaction d'amour-propre fut accordée aux marchands dentelliers. Le roi par un arrêt en son Conseil, en 1783, les rendit éligibles à la place de second consul sans avoir à passer par celle de cinquième à laquelle seulement ils avaient pu prétendre jusque-là.

Mais chaque jour le commerce rencontre des difficultés nouvelles, quelques marchés se ferment et, sur ceux qui lui restent encore, la dentelle du Puy doit lutter contre une active concurrence. En 1785, Roland de la Platière, inspecteur des manufactures, constate cependant une certaine prospérité.

« Le Puy, dit-il, est encore un lieu remarquable de fabrication en ce genre (dentelle de fil), c'était principalement en dentelles communes qu'il fournissait davantage, dans le temps que ce commerce y était en vigueur ; il s'en débi-

(1) Mémoire que les maire et consuls de la ville du Puy en Velay, au nom de la communauté ont l'honneur de présenter à M. de Trudaine, conseiller d'État, Intendant des finances. Archives de l'Hérault, C 89, publié par Germ. Martin.

(2) 180 en 1787.

tait en France, en Italie, en diverses parties de l'Europe, mais le plus grand débit, ne s'est jamais trouvé qu'à Cadix, pour la destination du Mexique et du Pérou, où les femmes ornaient de ces dentelles leurs jupes et autres parties de l'habillement avec une profusion qui en rendait la consommation prodigieuse. Les Anglais en donnaient des commissions considérables pour porter en contrebande par l'isthme de Panama. Les Hollandais en donnaient aussi et faisaient expédier à Cadix pour leur compte. Leurs toiles, dont les assortiments entraînaient ceux des dentelles, leur faisaient entreprendre ce commerce qu'ils ont abandonné.

Plusieurs maisons de Lyon, de Hollande, de Cadix, ont fait dans cette partie des fortunes très brillantes, on n'en a vu aucune qui leur fut comparable au Puy pour lequel ce commerce fut très avantageux. Les lumières n'y avaient et n'y ont pas encore assez pénétré pour former des négociants capables de calculer en grand, avec prudence, les risques et les profits balançant les uns par les autres.

Le goût des dentelles plus fines ayant pénétré au Mexique et au Pérou, le commerce du Puy en a beaucoup diminué ; le peu de variété de goût, dans les dessins et surtout la concurrence des autres fabriques n'ont pas peu contribué à cette diminution.

Les dentelles qui se fabriquent encore aujourd'hui dans cette ville sont plus fines et mieux proportionnées. Les fils se tirent de Harlem par la voie des négociants de Lyon. Mais ce commerce serait bien resserré s'il était borné aux dentelles de fil. Il est soutenu par la fabrique des blondes et des dentelles noires qui s'est introduit au Puy il y a environ trente ans. On tire les soies de Nankin par l'Orient ou par Londres. Ce sont les négociants de Lyon qui se les procurent ainsi, qui les font monter à 2 ou 3 fils et les vendent ensuite au Puy. La soie pour les dentelles noires est

une soie de pays qui se teint et se prépare à Lyon où elle est connue sous le nom de grenadine. On teint aussi cette soie à Nîmes pour les dentelles de qualité inférieure. La dentelle noire se fabrique à l'instar de la dentelle de fil de lin quant au fond ; mais avec beaucoup moins de délicatesse et de variété à tous égards ; aussi indépendamment du prix des matières toujours inférieur celui du travail est-il beaucoup moindre. Les mêmes personnes qui font la blonde, font aussi la dentelle noire ; celle-ci se travaille plutôt en hiver, temps où l'ouvrage est plus sujet à se salir.

Au Puy les ouvrières en fil gagnent 5 à 6 sols par jour, celles en soie 10 à 12 sols. Les prix de l'ouvrage sont pour celui en fil : depuis 1 sol 6 deniers jusqu'à 3 livres l'aune, les pièces ont 12 aunes ; pour les blondes : depuis 2 sols 6 deniers jusqu'à 3 et 5 livres l'aune. Ces pièces sont de la même étendue que les précédentes.

Le prix des dentelles noires est à peu près le même que celui des blondes ; la soie en est plus commune mais il y en entre davantage, la soie noire pesant plus que la blanche.

« Les fabriques du Puy peuvent occuper 6.000 ouvrières environ mais en y comprenant les environs où ce genre d'industrie est très répandu on peut en porter le nombre à 15, 18 ou 20.000, beaucoup plus l'hiver et beaucoup moins l'été. On estime le produit total de ces fabriques à 2 millions, sur lesquels il peut y avoir un sixième de matière parce qu'il se fait beaucoup de commun qui en consomme davantage, ainsi que nous l'avons observé. Ces fabriques ne sont guère encouragées, la main-d'œuvre y est à bon compte (1). »

(1) Roland de la Platière, *Encyclopédie méthodique*, p. 243. Cité par G. Martin, ouvr. cité, page 225.

En 1788, l'abbé Laurent signale encore 25.000 ouvrières dans le diocèse du Puy et la présence dans cette ville de 180 marchands dentelliers (1).

Mais la décadence, qu'achèvera la Révolution est déjà commencée. En 1789 les prohibitions et la naissance de fabriques similaires ont fermé le marché italien, l'élévation des tarifs douaniers celui d'Espagne ; l'Allemagne, non seulement se suffit à elle-même, mais commence à exporter. « L'Angleterre seule, malgré une prohibition que le traité de commerce (2) n'a point levé, était la dernière ressource des fabricants du Velay, mais elle leur échappe encore tous les jours. Les marchands anglais se fournissent à Paris et mêlent les assortiments de dentelles à ceux d'autres marchandises. La nécessité du dépôt des premières dans cette capitale pour ce commerce est sensible (3). »

La période révolutionnaire ramena la dentelle à ses débuts et fit oublier les progrès obtenus par le XVIII^e siècle. Les ouvrières, 30,000 environ, se bornent à fabriquer de petites dentelles, inélégantes et d'un dessin rudimentaire, dont le bon marché seul en assure l'écoulement.

Les premières expositions de l'industrie sont organisées à Paris pendant les jours complémentaires de l'an IX et de l'an X. Quelques fabricants du Puy y envoient leurs modèles et y sont récompensés. Ce sont les citoyens Robert cadet, Assézat, Roland père et fils, et Guichard-Portal. Ce succès fut assez sensible à l'amour-propre local pour faire de la remise de leurs récompenses une réjouissance publique.

(1) Abbé Laurent, *Almanach historique pour la ville et le diocèse du Puy* pour l'année 1788.

(2) Traité de Versailles, 1782.

(3) *Mémoire des marchands du Puy*, pour le commerce du Puy-en-Velay au conseil du commerce, 1789, publié par G. Martin, ouvr. cité. Appendice p. 223.

Encouragés par ce premier résultat, ces commerçants, imités par quelques autres (1), renouvellent, à l'exposition de 1806, leurs envois de dentelles de soie noire et de fil. Ils les accompagnent de notes explicatives où ils exposent que leur industrie occupe dans la Haute-Loire environ 30,000 ouvrières, dont 12,000 pour l'arrondissement du Puy. Sur ce dernier nombre 2,000 produisent exclusivement de la dentelle de soie. Elle absorbe environ 360,000 fr. de fil de Hollande et 80,000 francs de soie venant de Lyon, Saint-Chamond et Nîmes. Elle utilise les services de plus de 600 voyageurs qui viennent au Puy former leurs assortiments pour les colporter ensuite. Ce débit produit à l'arrondissement 1,400,000 francs de valeur industrielle qui ne rend pas au delà de 25 à 30 centimes par jour aux ouvrières employées à la fabrication. Mais les débouchés extérieurs sont fermés par la guerre maritime et le seul commerce qui subsiste se fait avec les départements du nord, de l'ouest et d'au-delà les Alpes. Aussi la situation reste mauvaise.

En 1809 le conseil général de la Haute-Loire alarmé de la disparition de toute industrie locale et particulièrement de celle des dentelles s'enquiert des causes et des moyens propres à y remédier. Il propose d'organiser l'enseignement de la dentelle par des maitresses compétentes rémunérées par le département, sous la surveillance de négociants chargés de juger des résultats et de récompenser les ouvrières les plus méritantes par des prix en argent. Mais l'état de la fabrique lui semble si lamentable que pour prévenir le danger qui résulterait pour la population de sa disparition possible, il voudrait voir installer dans le pays

(1) Jaques Robert, Laurençon, Hedde-Martin, Champagnac et Vve Dulac, du Puy; Pipet, Ravaisse, Rocher, d'Yssingeaux; Mary-Vacher, de La Chaise-Dieu.

une industrie d'un genre plus utile : celle des serges et des étoffes de laine (1).

Les traités de Vienne fermèrent les derniers marchés : l'Espagne et le Piémont. Les fabricants du Puy osèrent réclamer, mais en vain, en 1815 la France n'était pas en état d'obtenir des mesures favorables à l'exportation de ses produits et le commerce doit se contenter du marché intérieur.

Cependant les années de paix qui suivirent permirent aux marchands de la Haute-Loire de reconquérir quelques-uns de leurs anciens débouchés. Ils envoient en Suisse des dentelles de soie noire, de blanches et de noires en Bavière et en Piémont, de blanches dites « à dents » dans les colonies. La production se relève et en 1820 atteint environ 3 millions et demi, laissant un bénéfice de 2,200,000 francs aux fabricants et ouvrières. Celles-ci gagnent 0,25 cent. par jour pour les blondes et 0,35 cent. pour les dentelles de fil. Les premières travaillent 150 jours par an et les secondes 250 (2).

Les anciens porte-balles disparaissent peu à peu et sont remplacés par de plus modernes colporteurs, les maringot-tiers, qui voyageant en voiture vont plus vite, plus loin et transportent plus de marchandises. La dentelle trouve en eux d'actifs auxiliaires de son commerce intérieur et peut ainsi lutter avec succès contre la concurrence des tulles brodés dont la nouveauté et le bon marché firent craindre un moment pour son existence même.

Mais le principal ouvrier de la renaissance dentellière dans la Haute-Loire fut un fabricant, Théodore Falcon, dont la géniale initiative sut trouver et mettre en œuvre les

(1) Front de Fontpertuis, *Analyse des procès-verbaux du Conseil général de la Haute-Loire* de l'an VIII à l'année 1841. Le Puy, Guilhaume, 1857.

(2) Deribier de Cheissac, *Description statistique du département de la Haute-Loire*. Le Puy, 1824.

moyens propres à rendre à la fabrique ses anciennes qualités de beauté, d'élégance et de bonne exécution.

« C'est en 1823, dit-il, que j'entrai en qualité de dessinateur chez M. Ch. Robert-Faure au Puy. Les succès qu'obtint cette ancienne maison aux expositions nationales de 1825 et 1829 éveillaient mon émulation et, en 1830, j'établis d'après un mode nouveau une fabrique de dentelles dans le pays, aux environs de Craponne. Je la dirigeai moi-même sur les lieux en parcourant les villages et de maison en maison. Ces rapports journaliers m'apprirent que les ouvrières avaient l'intelligence de leur travail et que, bien dirigées, elles pourraient apporter des perfectionnements dans cette industrie. De mon côté, je sentis que pour obtenir de féconds résultats, je devais étudier l'art de fabriquer la dentelle, comme on étudie celui de la peinture et de l'architecture. Le pays des modèles, l'Italie des dentelles, c'était pour moi les grandes villes de France et surtout Paris. » Il y alla, visita les musées, les collections des particuliers et des grandes maisons de commerce.

« Elles me firent l'honneur de me recevoir comme un artiste. J'explorais leurs cartons, leurs archives, ainsi que les plus brillants étalages. J'y trouvai des dentelles de toutes les époques et de tous les pays. Chaque année je renouvelai ce voyage et toujours là, comme à Lyon et à Marseille, je découvris des éléments nouveaux pour la transformation de ma fabrique. Ces persévérantes recherches m'initèrent aux procédés modernes d'exécution aussi bien qu'aux secrets des tissus anciens. Les onze médailles, qui m'ont été accordées, soit à Paris, soit dans les expositions du Puy, sont la généreuse récompense de ce long et fructueux travail (1). »

(1) Th. Falcon, *Galerie pour l'industrie de la dentelle*. Le Puy, Marchessou, 1854.

Sous son énergique impulsion la période de 1830 à 1850 fut pour l'industrie dentellière l'époque du travail et des progrès dont les résultats successifs furent constatés et récompensés aux expositions de Paris et du Puy.

En 1830, au point de départ, il se fabriquait des dentelles de fil et de soie en égale quantité, mais par la suite le commerce des dentelles de fil s'accrut rapidement, rivalisant avec succès sur le marché de Lyon avec celles de Suisse; elles furent également employées par quelques maisons parisiennes qui en découpèrent les fleurs et les ornements pour en faire des applications très recherchées par la mode.

Dès 1834 la fabrication des dentelles « est redevenue pour la Haute-Loire une ressource immense. Elle occupe près de 40,000 ouvrières qui se contentent du modique salaire de 0 fr. 30 centimes par jour et qui emploient à ces ouvrages les temps les plus mauvais de l'année. Ce commerce verse au pays, tous frais déduits, une somme annuelle de trois millions. Un instant cette branche d'industrie a été menacée par l'introduction des tulles anglais, mais les ingénieux efforts des fabricants et des marchands du Puy ont introduit une amélioration dans le travail et les dessins et redonné la vie à cette industrie (1). »

A l'exposition de 1839, le jury central de Paris dans son rapport sur les tissus qui y figurèrent cite tout particulièrement les dentelles de la Haute-Loire pour la nouveauté de leurs dessins, leur bonne exécution et les place en première ligne parmi toutes celles envoyées au concours. « Si on examine les dentelles qui avaient été envoyées aux précédentes expositions de l'industrie nationale par les fabri-

(1) Rapport de Ang. Lamothe, délégué de la Chambre consultative de la Haute-Loire, à l'occasion d'une enquête industrielle et commerciale ordonnée par le ministre du commerce Duchâtel en 1834.

cants du Puy, en 1829 et 1834, et si on les compare à celles qui figurent à l'exposition actuelle on est forcé de convenir que cette branche d'industrie a fait des progrès très remarquables (1). » Un éloge particulier y est en outre adressé à Th. Falcon, qui, ne négligeant aucun moyen de développer et d'améliorer la production venait de fonder au Puy une école d'enseignement de la dentelle, où l'on formait les ouvrières à des travaux encore inconnus à l'industrie locale, dans le but de concurrencer les fabriques rivales d'Alençon, Caen et Valenciennes. Une médaille d'argent et des commandes importantes de la reine Marie-Amélie et de la princesse Adelaïde furent sa récompense.

Le but que se proposa Théodore Falcon fut de rendre à la Haute-Loire sa prospérité passée et de donner à sa dentelle l'élégance et le bon goût qui lui manquaient. Il sut y parvenir en l'enrichissant de genres nouveaux et assez nombreux pour amener un commerce actif et rémunérateur et en perfectionnant assez la fabrication pour rendre possible l'exécution des ouvrages les plus difficiles. Pour s'entourer d'ouvrières d'élite « il créa à Craponne un centre

(1) Rapport de l'Exposition de 1839. On y lit, tome I^{er}, p. 312 : « Dans le département de la Haute-Loire un industriel ingénieux a fondé une école de fabrication de dentelles qui promet d'heureux résultats et qui tend à créer une rivalité sérieuse au point d'Alençon et aux autres dentelles de fil. Plus de mille ouvrières y sont appelées à s'instruire des procédés qui ont fait la fortune des fabriques septentrionales et leurs premiers essais donnent à cet égard les plus légitimes espérances. » De nouveaux éloges furent décernés à Th. Falcon à l'Exposition de 1844 : « M. Falcon au Puy, a obtenu en 1839 une médaille d'argent pour avoir créé dans le département de la Haute-Loire une fabrique de dentelles dont il s'attache tous les jours à augmenter l'importance et à varier les produits. Celles qu'il a présentées cette année attestent de plus en plus l'esprit inventif de ce fabricant, l'un de ceux qui ont le plus contribué au succès des dentelles dans ces derniers temps. » Exposition de 1844, *Rapport du jury*, tome XII, p. 550.

de premier ordre, surveillant lui-même l'exécution des des-
sins, prodiguant les conseils, encourageant le zèle et le
talent, n'épargnant point sa peine, il parcourait à cheval les
villages, muni de nouveaux dessins piqués et composés par
lui, pour les confier directement aux ouvrières qu'il aidait
de ses instructions et des avis de son expérience, stimulant
le zèle des plus habiles par des primes d'argent, substituant
chaque jour au modèle ancien, un article nouveau de goût
plus ingénieux (1). » Il présidait en outre à l'apprentissage
de nombreuses élèves dans l'école qu'il avait fondée et aida
les Dames de la Miséricorde à en établir une seconde des-
tinée à faire connaître aux jeunes filles pauvres le travail
de la Valenciennes.

Le résultat de tant d'efforts fut la production dans la
Haute-Loire des genres les plus divers et parfaitement
exécutés. « La fabrication actuelle, dit M. Th. Falcon en
1852. est incontestablement prospère, l'ornement abonde, il
n'est plus aussi lourd, devient plus gracieux et mieux en
harmonie avec les mailles légères qui le reçoivent. La
fabrique du Puy s'est aujourd'hui affranchie de toute im-
pulsion étrangère; elle a ses nouveautés qui lui appar-
tiennent et dont elle fait un grand commerce (2). » Il s'atta-
cha surtout à développer la production des guipures de soie
noires « travaillées en belle soie forte, dont elles gardent
le brillant et qui allient une grande légèreté de détail à une
solidité incomparable. C'est certainement une des produc-
tions qui font le plus d'honneur au Puy et à l'industrie du
fuseau (3) ».

Il enrichit aussi la fabrique de la Haute-Loire de la den-

(1) Pascon, *Nécrologie de Théodore Falcon*. Le Puy, 1856. Cité par Cor-
celle.

(2) Théodore Falcon, *Galerie pour l'industrie de la dentelle*, Le Puy, 1852.

(3) Lefébure, *Broderies et dentelles*. Paris, Quantin, pages 279 et suiv.

telle de laine dont le succès fut assez grand pour utiliser les services de 120,000 ouvrières et obliger les fabricants du Puy à établir des carreaux dans la Lozère jusqu'à Mende (1).

Falcon acheva son œuvre et la rendit durable par la création au Puy du Musée des Dentelles, dont lui-même a ainsi défini le rôle : « Les galeries de tableaux, de sculpture et d'antiquités sont des écoles où viennent s'inspirer les artistes qui ont du goût et le désir du travail. Pourquoi n'en serait-il pas de même de cette nouvelle galerie dans un pays qui semble doué de temps immémorial pour la fabrication de la dentelle. Ce que j'ai cherché pendant trente années de ma vie, les jeunes gens le trouveront là, rassemblé et joint aux productions de mes concitoyens et à tout ce que le temps y apportera des fabriques étrangères. Ils puiseront dans cet ensemble les renseignements relatifs aux différents procédés de fabrication et surtout à l'art du dessin appliqué à la dentelle. Dans cette salle, archives des dentelles, viendront se classer tous les documents utiles à la fabrique, ceux que j'ai recueillis moi-même : dessins, cartons et échantillons de différents genres depuis les plus anciennes dentelles du Velay que nous ont conservées les vieux carnets jusqu'aux plus nouvelles.

(1) La fabrication des chales de laine amena l'industrie du crochetage. Jusque là les pièces de grandes dimensions se faisaient difficilement, lentement et surtout défectueusement. A partir de ce moment on essaya ce qui depuis longtemps existait dans le Calvados de fabriquer partiellement. Les dessinateurs, piqueurs, fabricants et ouvrières apprirent à diviser le travail pour le livrer en petits morceaux qui habilement rajustés permettent d'obtenir un travail perfectionné que celui de longue haleine ne peut égaler. Par suite le pays fut doté d'une nouvelle industrie, celle du crochetage, qui occupe un grand nombre d'ouvrières qui trouvent dans ce travail un salaire de satisfaisante rémunération. Robert-Faure, Mémoire du 22 août 1860. Dans les Annales de la Société agricole et scientifique du Puy.

Chaque fabricant voudra augmenter cette collection, enrichir cet écrin de notre industrie et y étaler ses nouveautés à mesure qu'elles se produiront (1). »

Successivement récompensée aux différentes expositions, particulièrement à celle de Londres en 1851 où elle était représentée par Th. Falcon, dont l'associé, Ch. Robert-Faure montra ce qu'on peut obtenir de plus joli en dentelle de laine et les plus fines guipures noires qui aient été produites (2), la fabrique du Puy connut un triomphe véritable à celle de Paris en 1855. Cinquante-sept médailles de toutes importances furent attribuées aux fabricants, dessinateurs et ouvrières de la Haute-Loire (3). En outre, sur la demande du jury international, l'empereur accorda la décoration de la Légion d'honneur à Théodore Falcon, au titre d'ancien contremaitre et de chef de fabrique, pour l'impulsion qu'il avait donné à la dentelle en France.

La prospérité du commerce fut la cause pour les ouvrières d'heureuses conséquences. Leurs salaires réduits à 0,25 et 0 fr. 35 centimes en 1825, s'élevèrent assez pour atteindre 2 et 3 francs en 1855. Leur nombre, accru pour les besoins de la fabrique par l'appât du gain encore inconnu, était, à cette dernière date, évalué à 130,000, sans cependant que ce chiffre put prétendre à une bien grande exactitude (4). La valeur totale des dentelles fabriquées était

(1) *Annales de la Société académique du Puy*, 1868, p. 206.

(2) F. Aubry, *Rapport sur les dentelles, les blondes, les tulles et les broderies*, fait à la Commission française du jury international de Londres. Paris, 1851.

(3) Les départements dont les dentelles figuraient dans le même groupe que celles de la Haute-Loire obtinrent : le Puy-de-Dôme 1 médaille, la Loire 1, l'Ardèche 1, l'Aveyron 1, la Lozère 3.

(4) « Il ne faut point se tromper sur la valeur de ce chiffre que toutes les géographies ont reproduit sans contrôle. Dans ce nombre considérable d'ouvriers et d'ouvrières figurent des enfants, de toutes petites fillettes à

d'environ 10 millions de francs; cette somme n'est pas dépassée de nos jours.

A l'exemple de Th. Falcon, ses successeurs, mettant à profit la facilité des ouvrières à changer d'ouvrage aussi souvent qu'il en est besoin, s'efforcèrent de tenter l'acheteur par la variété, la nouveauté et le bon goût de leurs produits. Aussi la fabrique du Puy a-t-elle vécu depuis le milieu du xix^e siècle dans d'incessantes transformations dont l'importance et la durée furent déterminées par la mode dans la mesure où elle en adopta les produits. Les étapes successives en furent marquées par chaque exposition nouvelle où les qualités et la diversité des ouvrages qu'elle présenta furent toujours élogieusement constatées. A celle de Londres, en 1862, la maison Robert-Faure se fit plus particulièrement remarquer par ses guipures noires, parmi lesquelles le rapport du jury mentionne un châle où le mélange des diverses natures de soie avait permis de faire une gerbe de fleurs naturelles avec de profondes nervures qui lui donnaient l'aspect d'une sculpture en dentelle. « Ce châle, y est-il dit, est, sans contredit, le morceau capital en dentelle aux fuseaux de l'Exposition universelle par la perfection du travail et les difficultés vaincues » (1).

Les envois du Puy aux expositions suivantes furent moins brillants et perdirent peu à peu de leur richesse et de leur somptuosité, mais cependant furent toujours reconnus intéressants par leurs qualités d'exécution et l'extrême

qui on donne un carreau très simple, de braves ménagères qui utilisent les heures inoccupées et peuvent confectionner dans la semaine quelques mètres de dentelle. Si la statistique avait voulu avoir le compte des journées de travail, le chiffre aurait dû être fortement diminué. » Corcelle, *La Dentelle dans le Velay*. On en pourrait dire autant de toutes les estimations postérieures à celle-ci.

(1) Rapport du jury, page 217.

variété des genres que ne possédaient point ceux des fabriques rivales prises séparément (1).

« Il n'est pas un article de dentelle, est-il dit dans le rapport du jury de l'Exposition de 1878, qui ne se fasse peu ou beaucoup dans la Haute-Loire. L'intelligence des fabricants, aussi bien que des ouvrières, se plie à toutes les exigences, à toutes les fantaisies de la mode et, dans l'exposition collective du Puy, il y a vingt genres différents, dont un seul à un moment donné peut faire vivre les cent ou cent vingt mille ouvrières qu'emploie cette fabrique, la seule capable, à l'occasion, d'approvisionner rapidement tous les marchés de l'univers. »

Ces éloges se renouvelèrent aux expositions de Paris, en 1889, où neuf fabricants du Puy firent un envoi collectif de dentelles torchon, Cluny, de guipures pour robe et pour ameublement, de dentelles d'or et d'argent, de Chicago en 1892, de Paris en 1900 et à celle toute récente de Bruxelles en 1910.

Grâce à leur perpétuelle nouveauté les dentelles de la Haute-Loire peuvent lutter avec avantage contre celles des fabriques rivales, celles de la Saxe en particulier, qui seules les égalent en bon marché. Mais comme les dessins de celles-ci sont imités des dentelles du Puy et de Mirecourt elles ont toujours le désavantage, ne paraissant qu'après leurs modèles, de n'être jamais nouvelles.

(1) Dans un article, dans le *Mémorial de la Loire*, M. Leymarie caractérise ainsi les dentelles du Puy figurant à l'exposition de 1878 : « Je ne saurais quitter les dentelles sans dire un mot des dentelles du Puy que j'appellerai volontiers nos dentelles raisonnables : elles sont solides, fines, bien et simplement dessinées. On remarque particulièrement une belle voilette blanche, dans laquelle se trouvent mêlés le travail de la dentelle et celui de la blonde, des volants noirs à bouquets, de belles pointes égalant celles de Chantilly et des châles de laine dont l'un de 120 francs peut bien être confondu avec un châle de Chantilly de 1000 francs.

La très grande souplesse de sa production, en lui permettant de choisir entre tous les genres le plus profitable, a rendu, en outre, à la dentelle du Puy, la rivalité de la fabrication mécanique inoffensive. Sans entreprendre une lutte inutile, elle a renoncé à tous les articles que la concurrence empêchait d'être rémunérateurs pour se consacrer à ceux qu'on ne pouvait lui disputer.

Elle a, de plus, trouvé une aide efficace dans l'union de ses fabricants, groupés en une chambre syndicale habilement dirigée, à qui elle doit la création de l'apprentissage dans les écoles primaires, une école de perfectionnement pour les ouvrières, une caisse de secours mutuels entre dentellières, la protection des modèles et dessins industriels. Ce sont autant de mesures favorables qui ont donné à la fabrique du Puy une organisation et une individualité propre. Ces moyens d'action et de défense locale, venant en surcroît des ressources que lui fournissent ses forces et ses qualités, assurent à la dentelle, dans la Haute-Loire, après un long passé, un plus long avenir.

LE DOMAINE ACTUEL DE L'INDUSTRIE DENTELLIÈRE

Primitivement localisée au Puy et à ses environs immédiats, l'industrie dentellière accrut rapidement son domaine et à la fin du xvii^e siècle était généralement pratiquée dans tout le Velay (1) et la partie de l'Auvergne qui l'avoisine. La production fut alors disséminée en un grand nombre de centres secondaires dont chacun individualisa assez sa fabrication pour donner à ses produits son nom et un caractère propre. Cependant le commerce restait concentré au Puy pour qui il était une source de gain considérable (2) et où il était assez actif en 1788 pour utiliser et rémunérer les

(1) Il faut toutefois en excepter la partie nord-ouest du Velay où se pratiquait une autre industrie à domicile, satisfaisant aux mêmes besoins et s'accommodant des mêmes conditions d'existence que la dentelle : c'était la rubanerie qui trouvait à Lyon et à Saint-Étienne l'écoulement de ses produits. D'abord restreinte au canton de Saint-Didier elle élimina peu à peu la dentelle de ceux de Monistrol et de Montfaucon. Voir Eug. Locussol : « Les Industries du Velay, dentelle et rubanerie », dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*. 2^e série, 1908.

(2) « On voit dans cette ville même (Le Puy) des négociants qui dans peu de temps sont devenus très riches par ce seul commerce. » Mémoire des maires et consuls de la ville du Puy à M. de Trudaine, intendant des finances, 1770.

services de 180 marchands. Mais à son tour le commerce connut la diffusion et, au cours du xix^e siècle, quelques régions conquièrent leur indépendance, soit par une production assez considérable et assez diversifiée pour fournir les éléments à des transactions importantes, ce que put faire Craponne, soit par leur situation géographique ou la création de moyens de communication nouveaux qui leur permirent d'atteindre directement le marché parisien, ce que l'établissement de la voie ferrée de Paris à Nîmes rendit possible à Langeac et à Brioude, où aboutit la production, d'ailleurs peu importante, de la vallée de l'Allier. Cependant le rôle commercial et industriel du Puy fait que l'on conserve souvent son nom pour désigner l'ensemble des fabriques dentellières de la Haute-Loire. Les caractères de celles-ci sont d'ailleurs assez uniformes pour autoriser cette simplification.

On rencontre actuellement la dentelle partout où l'insuffisance des profits agricoles oblige les habitants à chercher dans la pratique de cette industrie un complément indispensable de ressources (1). Elle s'arrête donc quand elle trouve un climat assez favorable pour permettre aux cultures d'être rémunératrices et de nécessiter des soins ininterrompus (2). Toutefois une bonne fabrication exige de ses ouvrières des qualités de propreté et d'activité qu'une vie trop misérable rend impossible à acquérir. C'est ce qui enlève aux populations de la région élevée des Cévennes l'appoint d'un gain industriel quelque peu considérable malgré le besoin qu'elles en peuvent avoir. Le climat et le relief du sol amènent

(1) Sauf évidemment dans la partie du Velay où la rubanerie assure cet appoint de ressources.

(2) C'est ce qu'on a coutume d'exprimer dans la Haute-Loire en disant que la dentelle s'arrête où commence la vigne.

ainsi une répartition diversifiée de la production sans cependant lui donner des limites très précises (1).

Trois fabriques d'inégale importance se partagent la grande région dentellière de la Haute Loire et des départements voisins. Ce sont celles du Puy, de Craponne et de la vallée de l'Allier. Elles se différencient par leur situation géographique qui leur impose à chacune un centre commercial distinct. En outre, Craponne s'est assuré une individualité propre par ses qualités de fabrication.

La plus considérable par le chiffre de sa production et son étendue territoriale est la fabrique originelle, celle du Puy. Son domaine comprend toute la partie sud de l'ancien Velay, c'est-à-dire : à l'ouest de la Loire le plateau volcanique, de Pradelles à Allègre, à l'est le plateau du Mezenc, la région montagneuse du Meygal, la vallée du Lignon et au milieu la vallée de la Loire jusqu'à Vorey. Les différents centres de quelque importance en sont : Pradelles, Cayres, Loudes, le Monastier, Laussonne, Solignac, Saint-Julien-Chapteuil, Fay-le-Froid, Yssingeaux, Tence et Montfaucon, pour une production abondante mais souvent d'assez médiocre qualité. Fix-Saint-Geney, Saint-Paulien, Allègre, Vorey, Rosières et les environs immédiats du Puy : Pagnac, Saint-Germain-Laprade, Coubron fournissent au contraire de belles dentelles finement exécutées (2).

(1) La pénétration de l'industrie dentellière dans les régions purement agricoles où elle trouve son milieu normal, n'est pas seulement constatée en France, mais partout où elle a acquis quelque importance. En Belgique, sur une population totale de 47,500 dentellières, la région agricole des Flandres en compte, 43,500. (25,500 dans la Flandre occidentale, 18,000 dans la Flandre orientale). En Allemagne il en est de même dans le Harz et l'Erzgebirge.

(2) Elle comprend en outre dans le département limitrophe de l'Ardèche quelques centres peu importants : le Béage, Sainte-Eulalie, Coucouron, dont la production est insignifiante.

Craponne est le centre d'une région dentellière où la production fut toujours très active (1). Hector Falcon, aux environs de 1830, y établit sa fabrique et obtint de ses ouvrières toutes les qualités nécessaires à une bonne fabrication. Ses successeurs par leurs conseils et leurs exigences surent en conserver les traditions et introduisirent dans les habitudes commerciales une désignation spéciale pour leurs produits. La dentelle de Craponne prit rang désormais à côté de celle du Puy, parfois même lui étant préférée, et acquit un commerce assez important pour être indépendant. Elle se fabrique actuellement dans le nord de la Haute-Loire, dans une partie minime de la Loire et dans le sud de l'arrondissement d'Ambert, dans le Puy-de-Dôme. La fabrique de Craponne comprend ainsi les centres secondaires de La Chaise-Dieu, Chomelix, Bellevue-la-Montagne, Saint-Pal-de-Chalencou, Retournac, Bas, Monistrol, Usson-en-Forez, Saint-Bonnet-le Château, Viverols, Arlanc, Marsac, Saint-Anthème et Ambert.

La vallée de l'Allier, isolée par les monts du Velay, doit à sa situation géographique une certaine autonomie. Langeac et Brioude, placés sur la ligne de chemin de fer de Paris à Nîmes, échappent à l'attraction du Puy ou de Craponne et centralisent, outre la production de leur propre canton, celle de Saugues, Lavoûte-Chilhac et Paulhaguet.

Ces limites réelles sont mal définies. Sans doute les fabricants préfèrent chercher leur ouvrières à proximité de leur résidence mais le besoin les oblige souvent à les prendre au loin. Ils emploient la main d'œuvre que nécessite leur industrie où ils la peuvent trouver et il en résulte une grande

(1) « Ils (les habitants de Craponne) ont bonne part au commerce des dentelles de soie qu'ils portent au Puy qui est le centre. C'est leur unique industrie ». De Fages, 1771.

incertitude dans les délimitations. Les fabricants de Craponne font travailler des ouvrières de Saint-Julien ou du Monastier comme ceux du Puy celles de La Chaise-Dieu ou de Chomelix, de Langeac ou de Paulhaguet.

Le commerce des marchands indigènes ou des comptoirs d'achat étrangers mêlent et confondent les produits des diverses fabriques qu'aucun caractère bien défini ne différencie. Aussi malgré la dispersion de la main d'œuvre et de la production, l'organisation commerciale est aussi concentrée qu'elle le pourrait être sous un régime de fabrique unique et l'industrie dentellière, loin de nuire à l'unité de la région où elle s'exerce, contribue au contraire à grouper plus étroitement sa population autour de ses deux centres principaux et à rattacher assez intimement Craponne au Puy pour faire de cette ville, déjà le principal marché agricole, la capitale industrielle et commerciale de la Haute-Loire (1).

(1) La dentelle du Puy a connu la gloire, ces dernières années, de fonder une colonie lointaine. Des ouvrières de la Haute-Loire, appelées à Madagascar par le général Gallieni, furent chargées par lui d'instruire les femmes malgaches en qui elles trouvèrent des élèves laborieuses, patientes et très dociles. Elles acquirent rapidement assez d'expérience pour pouvoir se passer de tous conseils. Munies du seul dessin elles inventèrent des points nouveaux et très originaux. Employant de préférence la soie au fil elles confectionnent des guipures d'une finesse incomparable. Encouragée par des comités de dames de la haute société de la colonie, la dentelle de Madagascar produit les ouvrages les plus variés : encadrements de mouchoirs, cols, volants de robes, garnitures de toutes sortes, dont des spécimens figurèrent honorablement à l'exposition du Musée Galliera en 1903. Voir le journal *la Dentelle* du 31 mai 1904.

LA PRODUCTION — LES OUVRIÈRES

Malgré les conditions impérieuses qui en limitant étroitement ses préférences, imposaient au choix de la Haute-Loire l'industrie dentellière comme appoint nécessaire aux profits insuffisants de son agriculture, il y a quelque étrangeté à voir ce pays isolé par ses montagnes, privé de faciles communications avec les grands centres, de vocation purement agricole, sans tradition industrielle ni commerciale, s'adonner à une production artistique, soumise aux variations incessantes de la mode féminine et destinée à des marchés lointains, le plus souvent même à l'exportation.

Ces circonstances défavorables interviennent assurément pour gêner l'entier développement de cette industrie, mais sont cependant compensées par l'extrême facilité de sa technique, la simplicité du métier et le bon marché de la matière première qui la rendent accessible à tous.

La fabrication se réduit en effet à un petit nombre d'opérations qui ne nécessitent qu'un matériel rudimentaire. Elles sont : la création d'un dessin, origine première de la dentelle, et la mise en carte, appropriation de ce dessin à la fabrication, l'échantillonnage, qui permet de juger de la valeur et des qualités du modèle, la confection et le piquage des cartons qui servent à guider l'ouvrière dans son travail, à

l'exécution de la dentelle et enfin sa préparation pour la vente.

Les dessins, le piquage des cartons, l'échantillonnage et les préparatifs de la vente sont exécutés chez le fabricant. La production de la dentelle est au contraire l'œuvre d'ouvrières travaillant à domicile.

Le fabricant le plus souvent exécute lui-même ses dessins, quand il en est incapable ou que l'importance de sa fabrique en exige une trop grande quantité, il a un ou plusieurs dessinateurs à ses gages. Un certain nombre de dessins lui est en outre fourni par des dessinateurs indépendants, qui en font le commerce soit au Puy, soit à Paris (1).

La mise en carte est la transformation du dessin en un modèle qui en facilitera l'exécution. Elle est faite par le dessinateur lui-même.

L'échantillonnage est la première réalisation de la dentelle. Il se passe sous la surveillance du fabricant et lui permet de se rendre compte des qualités de celle-ci, de sa valeur et du prix de main d'œuvre. Il est fait par d'habiles ouvrières appelées échantillonneuses ou patronneuses, qui parfois se rendent auprès des ouvrières, pour les aider de leurs conseils quand un ouvrage difficile ou nouveau leur est demandé.

La confection et le piquage des cartons a pour but de fournir aux ouvrières un modèle qui les guide dans l'exécution de la dentelle. Ils portent une copie simplifiée du dessin primitif et, s'il en est besoin, quelques indications sommaires sur un détail de fabrication. Ils sont en outre piqués de trous, destinés à recevoir les épingles servant de

(1) La valeur de ces dessins est déterminée par leur dimension en hauteur, en moyenne 0 fr. 20 centimes par centimètre, et pour un sujet ou motif par son importance et sa nouveauté : 2, 3, 5 ou 10 francs.

point d'appui aux fils. C'est l'ouvrage des employés du fabricant ou d'ouvriers à domicile pour qui il constitue un travail très simple, à peu près mécanique et fort peu rémunéré (1).

Ces cartons sont distribués par les soins du fabricant aux ouvrières qui composent sa fabrique. Celles-ci ne sont point réunies en atelier mais sont au contraire disséminées en des lieux très divers et souvent très éloignés. Pour elles, en effet, la dentelle ne constitue que très rarement un métier régulier exclusif de toute autre occupation. Le plus souvent elles ne peuvent y consacrer que les heures laissées libres par les soins du ménage et doivent l'abandonner entièrement en été, pour se livrer aux travaux agricoles. Cependant, toutes les femmes de la campagne et le plus grand nombre de celles qui habitent les faubourgs des villes, dans le périmètre de la fabrique de la Haute-Loire, savent faire la dentelle. Mais il n'y a que celles dont elle est l'unique moyen d'existence qui travaillent toute l'année. Parmi les autres, beaucoup ne prennent de l'ouvrage que dans le temps où la façon est bien payée, ce qui arrive lorsqu'on a introduit dans la fabrique, quelque nouveauté qui a réussi. La production est par là rendue très irrégulière, très abondante en hiver et presque insignifiante en été. Elle est en outre bien inférieure à ce qu'on pourrait attendre du très grand nombre d'ouvrières qui y participent.

Pour les dentellières le gain industriel n'est ainsi qu'un

(1) L'uniformité de ce travail a souvent amené des essais pour l'exécuter mécaniquement. Différents inventeurs ont construit des machines à piquer des cartons. Malgré des résultats encourageants, aucune de celles-ci n'est arrivée à un emploi généralisé ou durable. V. dans les *Annales de la Société d'agriculture, sciences et arts du Puy*, année 1826, un rapport de M. Bertrand de Doue, sur une de ces machines inventée par Avit.

salaire d'appoint. Les profits de l'agriculture demeurent leur ressource principale et leur donnent une certaine indépendance envers le fabricant, à qui d'ailleurs elles ne sont liées par aucun contrat. Elles en usent volontiers pour changer d'employeur dès qu'elles y ont intérêt; une légère augmentation du prix de façon ou de moindres exigences sur les qualités de l'ouvrage, suffisent à les enlever à leur fabricant habituel. Elles peuvent ainsi maintenir le taux de leur salaire, mais cette indépendance est cependant nuisible à la production, en les incitant à rechercher les commandes des entrepreneurs les moins difficiles à satisfaire.

Si la concentration de la main-d'œuvre est impossible, il y a néanmoins avantage pour le fabricant à grouper dans sa fabrique les ouvrières d'un même village ou de villages voisins pour en permettre une surveillance plus aisée et des relations plus faciles. Mais s'il le peut quand il en emploie quelques centaines seulement, il ne saurait y parvenir quand leur nombre est plus considérable. D'ailleurs toute production un peu diversifiée l'obligera à en chercher le personnel dans les différents endroits où les genres de fabrication se sont localisés. Un fabricant du Puy peut ainsi être amené, suivant les qualités qu'il recherche, à établir des fabriques à la fois à Yssingeaux, à Saint-Paulien et à Langeac.

Cette très grande dispersion rend les relations entre patrons et ouvrières assez espacées, souvent difficiles. Le petit fabricant fait lui-même sa « tournée ». Il va de village en village visiter les dentellières, recueillir l'ouvrage achevé, leur offrir de nouveaux modèles et les munir du fil nécessaire. Il joint les conseils aux encouragements et fait de nouvelles recrues pour remédier aux défections. A cela le gros fabricant ne pourrait suffire et doit se faire

remplacer par ses employés. A jours déterminés, le plus ordinairement les dimanches, ceux-ci gagnent le village le plus central de la fabrique où ils mettent à profit la réunion des ouvrières venues à la messe. Ils s'établissent pour quelques heures dans une salle ou une boutique louée ou prêtée où elles leur viennent apporter les dentelles de la quinzaine ou du mois. Les « coupes » pliées par demiaunes sont rapidement mesurées et payées au prix convenu. Un défaut d'exécution ou de propreté, amène parfois une diminution de quelques sous. Les ouvrières, guidées par leurs préférences, leur habileté et le prix de main-d'œuvre choisissent de nouveaux cartons et reçoivent quelques conseils sur leur fabrication.

Des relations moins intermittentes avec les dentellières sont en outre assurées aux fabricants qui ne disposent pas d'un nombreux personnel par une catégorie d'intermédiaires que la dispersion de la production a toujours imposé à l'industrie dentellière : « les leveuses ». Elles sont le plus souvent des ouvrières qui cherchent dans ce rôle commercial un gain plus considérable. Elles recrutent, pour le patron qui les emploie, la main-d'œuvre du village où elles habitent ou des villages les plus voisins, répartissent le travail, les cartons et la matière première nécessaire, donnent les explications utiles à la confection d'un article nouveau et « lèvent » les dentelles achevées qu'elles rapportent aux fabricants qui rémunèrent leurs services par une commission de 5 0/0 ordinairement. Après avoir été longtemps indispensables et en avoir souvent abusé par des fraudes nombreuses au détriment des ouvrières, les leveuses sont actuellement bien moins employées et beaucoup de fabricants préfèrent, quand ils le peuvent, se passer de leur intermédiaire.

Toutes les dentellières ne travaillent pas pour des fabri-

cants déterminés. Ceux-ci, en effet, ne font exécuter que des modèles de quelque valeur dont la fabrication est impossible aux débutantes et à beaucoup d'ouvrières malhabiles. Elles se consacrent alors à la production de la dentelle dite « de rue » ou « de montagne » dont les dessins rudimentaires sont depuis longtemps tombés dans le domaine public et que leur petit nombre permet de désigner par des noms pittoresques : pater, ave, soleil, pou, punaise, coquille, escargot, guirlande, grisard, petit mouchoir, et non par des numéros comme le sont les modèles dits « de fabrique ». Ces dentelles, fabriquées en dehors de toute convention, sont offertes aux marchands, fabricants ou leveuses, qui les achètent à des prix variables, toujours très bas, en proportion de leurs besoins.

L'indépendance de l'ouvrière, qui semble en faire un producteur autonome, est permise par l'extrême bon marché de la matière première et du métier. Pour 5 francs environ on peut se procurer au Puy, dans les boutiques de la rue de la Chaussade, tout le matériel nécessaire à la production des plus beaux ouvrages : carreau, fuseaux, épingles et fil.

Le carreau, le seul métier à dentelle, a, malgré sa simplicité, suffi à toutes les exigences et à l'emploi des matières les plus imprévues. C'est une boîte à peu près carrée, extérieurement garnie et rembourrée. La surface supérieure présente une inclinaison très sensible, vers le haut de laquelle est ménagée une ouverture où tourne sur son axe un cylindre également rembourré. Sur ce cylindre, placé horizontalement de façon à déborder un peu l'ouverture qui l'a reçu, est fixé le carton piqué de trous d'épingles suivant les nécessités du modèle que l'on se propose de reproduire. Pour l'exécution du travail, on se sert d'une certaine quantité de fuseaux garnis de fil que l'on croise, que l'on tresse ou que l'on enlace comme le commande le dessin. Des

épingles placées dans les trous du carton au fur et à mesure que l'ouvrage avance servent de jalons pour le travail et maintiennent le point. Le carton ayant été posé de façon que le dessin se raccorde on peut, en tournant le cylindre mobile, conduire le travail sans solution de continuité. Une ouverture pratiquée à l'arrière du métier donne entrée à l'intérieur de la boîte et permet de recueillir l'ouvrage tombant du cylindre.

C'est là le très simple métier de la dentellière dont le travail a inspiré la poésie suivante où il est fort bien décrit :

Petit fuseau
Babille,
Sautille,
Petit fuseau
Autour de mon carreau.

Sur mon carreau je fais de la dentelle
Dès le matin, jusqu'à la fin du jour.
De mon carreau la garniture est belle,
Rubans, velours, le bordent tout autour.

Sur le devant, sous une blanche écaille,
De saint Régis on peut voir le portrait,
C'est grâce à lui, dit-on, que je travaille,
Sous d'autres saints le pourtour disparaît.

Tous les fuseaux, comme des militaires,
Sont alignés autour de nos carreaux ;
Puis les meneurs viennent prendre les paires,
Les dirigeant comme des caporaux.

Et vrais pantins pendus à des ficelles
Tous ces fuseaux sautillent en chantant,
Sous les dix doigts de dame ou demoiselle
Courant toujours, sans perdre un seul instant.

C'est tout autour d'une roue à fortune
Que le dessin s'enroule et se maintient;
Et chaque fil, de couleur blonde ou brune,
Y vient trouver l'épingle qui le tient.

De ses deux mains, l'agile dentellière,
Fait manœuvrer l'épingle ou le fuseau,
Et lentement, une journée entière,
Voit s'allonger le bout de son réseau.

Mais que ce soit du lin ou de la laine,
L'or ou l'argent, la soie ou le coton,
Tout s'assouplit, se débrouille sans peine,
Et reproduit le dessin du carton.

Et l'on obtient guipure ou Valenciennes,
Russe, Alençon, torchon, trenne ou Cluny.
Les fonds nouveaux et les mailles anciennes
Tout est possible en dentelle du Puy.

Avec les mains la langue aussi travaille,
On prie, on chante, on dit son petit mot,
Sur l'œil du voisin, dont on cherche la paille
Et du pied droit on berce le marmot.

Petit fuseau
Sautille,
Babille,
Autour de mon carreau (1).

Réunies pour travailler en commun entre amies et voisines, les dentellières forment un peu partout ces groupes

(1) A. de la Demi-Aune (M. H. Achard), publiée par Ardouin-Dumazet, *Voyage en France*, 34^e série, p. 63.

pittoresques dont le cachet local a souvent tenté peintres et écrivains.

Le cadre fourni par le Velay tourmenté et harmonieux, est toujours imprévu et nouveau, mais la scène composée de la béate, reconnaissable à son costume noir, d'une simplicité monacale, à son bonnet de même couleur, à son air pieux et sans malice, d'aïeules au petit chapeau de feutre noir, de femmes aux coiffes blanches cerclées de larges rubans multicolores, de jeunes filles vêtues à la mode de la ville, diffère peu d'un village à l'autre.

En été, c'est l'auvent d'une grange, l'ombre d'un arbre, qui rassemble les dentellières des maisons voisines. L'endroit choisi pour ses avantages n'est abandonné qu'avec l'heure ou la saison. Les plus âgées, libérées des soucis d'un ménage, trouvent encore dans la dentelle un métier approprié à leurs forces ; les premières à l'ouvrage elles ne le quittent guère de toute la journée. Autour d'elles, viennent se grouper aux heures de liberté celles que retiennent à la maison les soins à donner aux gens et aux bêtes. Les vieilles prient ou récitent sans fin des chapelets et des rosaires, les jeunes bavardent et médisent quelque peu du prochain, mais toutes travaillent. Sur les genoux de chacune est le carreau qui « avec ses bandeaux verts, ses rubans roses, ses épingles à tête de perle, avec ses fils qui semblent des traînées de bave d'argent sur un bouquet, avec ses airs de corsage riche, ses fuseaux bavards, est un petit monde de vie et de gaieté. Il faut l'entendre babiller sur les genoux des dentellières, dans les rues de béates, aux jours chauds, au seuil des maisons muettes : un tapage de ruche ou de ruisseau dès qu'elles sont seulement cinq ou six à travailler. Puis quand midi sonne : le silence, les doigts s'arrêtent, les lèvres remuent : on dit la courte prière de l'Angelus. Puis quand celle qui l'a dite a fini, toutes répon-

dent mélancoliquement Amen, et les carreaux se remettent à bavarder » (1). Voilà pour l'été.

En hiver, tous les travaux aux champs ont cessé. La dentelle devient alors l'unique occupation. Chacune s'est retirée chez soi, non toutefois sans y avoir attiré quelque amie ou sa voisine. Mais le travail en commun n'est point pour cela abandonné. Les longues nuits permettent les veillées tardives et le soir on se retrouve chez la béate, à la maison d'assemblée. Surmontée d'un clocheton portant sa cloche, décorée d'emblèmes religieux et d'objets de piété, celle-ci s'élevait jadis au centre de tous les villages et de tous les hameaux de la Haute-Loire. C'est là, dans celles qui subsistent encore, que la béate, chaque jour, réunit les enfants pour le catéchisme et qu'à lieu, aux nuits d'hiver, la veillée des dentellières. Apportant leur carreau et leur chaufferette, l'un et l'autre indispensables, toutes y vont. Elles se rangent autour de la table ronde qui supporte la chandelle ou la lampe à huile, posent devant elles la boule d'eau claire qui concentre la lumière au point où les fils se croisent et se combinent, disent une courte prière, parfois l'oublient, et se mettent au travail que rien désormais ne viendra interrompre.

A la lumière dansante de la lampe primitive, les boules brillantes jettent sur les carreaux, où elle tombe en plaque d'argent, une lueur blanche, courte et dure, avec des reflets d'or (2) et prennent l'air mystérieux et un peu inquiétant d'instruments d'alchimiste, les perles des épingles luisent et s'allument de feux multicolores, l'ombre réfugiée derrière les groupes, dessine aux murs qu'elle noircit leurs contours agrandis et changeant, et les paisibles dentellières, le

(1) Jules Vallès, *L'enfant*.

(2) Id.

visage immobile et attentif, semblent participer à quelque sabat intime et familier.

. C'est alors l'heure des récits dramatiques, de l'histoire mille fois contée, toujours nouvelle, de l'auberge de Peyrebeille et du château de Chamblas, d'une lecture édifiante faite par la plus savante, dont le débit, ponctué pour les seuls besoins de sa respiration, s'écoule monotone au bruit des fuseaux qui roulent et crépitent sur les carreaux.

L'APPRENTISSAGE

Dentelle est un joli mot. Sous son influence évocatrice, les auteurs qui en ont écrit, n'ont pas cru pouvoir le faire sans consacrer quelques pages, quelques lignes au moins, à la louange de celles qui la produisent. La création d'un si gracieux ouvrage, devait être réservée, leur semble-t-il, à une élite parmi les ouvrières. En chacune d'elles ils ont cru voir une artiste dont les travaux « représentent les poèmes de l'aiguille, rivalisant presque avec les poèmes de la plume et, si parfois il est admis de contester aux femmes l'usage, d'autres diraient l'abus, de la plume, il ne l'est guère de leur disputer celui de l'aiguille. Les ingénieuses ouvrières trouvent le moyen avec leur aiguille, avec leurs fuseaux, d'exprimer le rêve de la beauté qui hante leur temps, et les dessins des légères dentelles sont proches parents des lignes architecturales de la même époque » (1).

De semblables éloges ne sauraient aller aux dentellières du Puy. De beauté, elles ne se soucient guère, et, si parfois quelques rêves les viennent visiter pendant leur travail, ce sont seulement ceux que faisait Perrette en portant son lait à la ville. La dentelle, en effet, n'est pas ici l'apanage

(1) M^{me} Lucie Félix-Faure-Goyau, dans le *Gaulois* du 17 décembre 1910.

d'une aristocratie, mais l'ouvrage ordinaire de toutes les femmes et de toutes les filles du Velay, sans d'ailleurs être pour elles une cause d'éducation du goût. Il y a même quelque étrangeté à voir une telle production entre les mains d'une population fruste, nonchalante, dont la vie purement agricole limite à de courts horizons les connaissances et les désirs. Toutefois l'appât d'un gain nécessaire et trois siècles d'habitude héréditaire en font de très actives et très adroites ouvrières. Leur œuvre, du reste, n'est nullement créatrice, guidée par le dessin du fabricant elle reste purement mécanique. Cependant, même ainsi réduite, la collaboration de la dentellière demeure considérable, son habileté et son aptitude professionnelle étant les éléments indispensables d'une bonne production. Or ce sont là des qualités que toutes possèdent, d'une façon assez générale, pour avoir attiré l'attention élogieuse de tous ceux qui les ont connues.

« Quoique l'instruction soit peu répandue dans la Haute-Loire, dit Seguin, l'habitude qu'on a de changer fréquemment les ouvrages a rendu les ouvrières très intelligentes et leur a fait acquérir une aptitude merveilleuse pour exécuter ceux auxquels elles n'ont pas été habituées. Elles sont, en outre, très laborieuses et l'expérience a démontré que, tout en gagnant davantage, elles peuvent produire à meilleur marché que partout ailleurs, soit qu'elles soient plus habiles, qu'elles aient dans les doigts plus d'agilité, soit qu'elles fassent des journées plus longues. Les dentelles du Puy se distinguent par une fermeté toute exceptionnelle, qualité qui ne s'obtient que par un travail lestement fait (1). »

Mais pour mériter ces éloges et acquérir les qualités qui les justifient, l'ouvrière doit se soumettre à un long appren-

(1) Seguin, *La Dentelle*. Paris, Rothschild, 1875.

tissage qui, pour être parachevé quand viendra pour elle le moment d'autres soucis, doit commencer avec son premier âge.

« L'art de la dentelle est enseigné par la mère à sa fille, aussitôt que l'enfant commence à babiller, on lui met une grosse pelote de corne sur les genoux et des paquets de bobines entre les doigts. A l'âge de quinze ou seize ans elle sait faire les plus merveilleux ouvrages, ou elle est réputée idiote et indigne du pain qu'elle mange (1). »

L'apprentissage de la dentellière est donc tout familial. Accoutumée dès son premier jour à la vue et à l'usage du carreau, elle met à profit, dès qu'elle le peut, la complaisance de sa mère ou de quelque voisine pour en obtenir les premiers conseils. La fabrication est en outre assez diversifiée pour lui fournir des travaux en rapport avec sa jeune expérience. Il lui est ainsi facile d'acquérir assez vite l'habileté nécessaire pour produire des dentelles pouvant être vendues. Le prix, augmentant avec la qualité de l'ouvrage et consacré le plus souvent à quelque satisfaction de coquetterie, devient pour elle le plus actif des stimulants.

Mais l'âge de l'apprentissage est aussi celui de l'école, et il est malaisé de satisfaire aux exigences de celle-ci sans nuire aux intérêts de celui-là. Aussi furent-ils tour à tour, mais pendant des temps inégaux, sacrifiés l'un à l'autre.

Si l'école peut aujourd'hui faire respecter tous ses droits, la dentelle pendant deux siècles obtint toutes les préférences. C'était au temps des béates. Participant à l'autorité du curé dont elles sont les auxiliaires dévouées, elles régnaient paisiblement dans chaque village, sur le petit

(1) George Sand, *Le marquis de Villemer*.

monde des dentellières et des enfants. Leur caractère religieux (1) et leur minime savoir leur apportaient le respect de tous et leur donnaient une influence considérable sur des populations incultes et à demi sauvages (2). Malgré leurs connaissances rudimentaires, elles furent cependant les seules institutrices primaires que connurent les campagnes de la Haute-Loire jusqu'aux lois scolaires de 1882. Mais le besoin où elles étaient de subvenir elles-mêmes à leurs besoins et parfois aussi leur ignorance, leur firent toujours délaisser l'école pour la dentelle dont elles tiraient leur principale ressource. Sous leur direction, un bon apprentissage fut donc assuré aux petites filles, qui en fournissant au recrutement des ouvrières, contribua grandement à la prospérité de l'industrie.

Mais dans leur rôle de maîtresses d'ouvrage, l'esprit d'invention fit toujours défaut aux béates. Elles n'apprenaient à leurs élèves que ce qu'on leur avait appris à elles-mêmes et leur enseignement fut souvent la routine. Celle-ci causa dans la production un manque total de nouveauté, une per-

(1) Malgré leur costume, leur caractère et leur rôle religieux, les béates ne sont pas des religieuses; elles dépendent simplement d'une congrégation, le plus souvent de celle des Dames de l'Instruction, dont elles forment comme le tiers ordre, mais ne prononcent aucun vœu. Elles peuvent abandonner leurs fonctions et se marier, mais en profitent rarement. Certaines mêmes, purement laïques, ne sont affiliées à aucune communauté religieuse et sont seulement soumises à l'autorité du curé.

(2) « Je trouve ici une race très caractérisée qui est en harmonie physique avec le sol qui la porte : maigre, sombre, rude et comme anguleuse dans ses formes et dans ses instincts; mais je vois en elle surtout la vivante empreinte du régime féodal, un esprit de soumission aveugle en réaction perpétuelle avec un esprit de révolte farouche, une lutte entre la superstition qui accepte tous les abus et les passions violentes que la superstition exalte. Nulle part le joug du prêtre ne s'est fait plus absolu, nulle part la réaction révolutionnaire contre le prêtre n'a été et ne serait peut-être encore plus brutale à un jour donné. » George Sand, *Le marquis de Villemer*.

sistance indéfinie dans les mêmes dessins qui rendirent souvent difficile au Velay l'écoulement de ses produits (1).

Aussi est-ce à ces défauts que l'on tenta de remédier chaque fois que le besoin s'imposa d'améliorer la fabrication ou de la diversifier.

C'est le but que se proposa le Conseil général de la Haute-Loire, afin de venir en aide à la dentelle au moment le plus critique de son histoire et lui permettre de vaincre les obstacles apportés à son commerce par les guerres incessantes de la Révolution et de l'Empire. Il émit le vœu, à sa session de l'an X, que trois ouvrières fussent appelées des Flandres et placées dans les maisons d'instruction des Béates où elles feraient connaître à celles-ci le travail de genres nouveaux et amélioreraient leur goût. Mais la situation journallement plus mauvaise lui fit comprendre la nécessité d'un enseignement professionnel mieux organisé et en 1809, le Conseil proposa l'introduction de maitresses compétentes, rémunérées par le département dans tous les établissements d'éducation de jeunes filles où elles dirigeraient l'apprentissage sous la surveillance de négociants de bonne volonté. La vente de leurs travaux et des prix en argent fournis par le budget départemental devaient stimuler et récompenser les ouvrières (2).

Ces projets restèrent sans exécution immédiate, mais furent repris et réalisés par Théodore Falcon pour satisfaire aux exigences toujours nouvelles de sa fabrique.

(1) En 1785 Roland de la Platière s'exprime ainsi : « Le goût des dentelles plus fines ayant pénétré au Mexique et au Pérou, le commerce du Puy en a beaucoup diminué. Le peu de variété, de goût dans les dessins et la concurrence des autres fabriques n'a pas peu contribué à cette diminution. » Encyclopédie Méthodique.

(2) Front de Fontpertuis, *Analyses des procès-verbaux du Conseil général de la Haute-Loire*, de l'an VIII à l'année 1841. Le Puy, Guilhaume, 1857.

C'est en effet à sa géniale initiative que le Puy dut de posséder en 1830 sa première école d'enseignement de la dentelle. Vingt jeunes élèves, renouvelées en nombre égal aussitôt leur instruction terminée, y apprenaient, sous sa direction, la pratique de genres encore inconnus aux ouvrières de la Haute-Loire. Quelques années plus tard il encouragea par son aide pécuniaire et ses conseils l'association charitable des *Dames de la Miséricorde* à réunir en une école, où elles étaient formées au travail de la valenciennes, cent jeunes filles pauvres.

Entraînés par son exemple, trois fabricants (1) créèrent en 1853 un établissement d'éducation professionnelle offrant à ses élèves des cours de dessin approprié à la dentelle, de piquage de cartons, de confection et de comptabilité commerciale. Mais l'insuffisance des ressources causa rapidement sa disparition.

Le besoin de bons dessinateurs était néanmoins assez évident pour amener en 1858 la création au Lycée du Puy d'un cours de dessin dont les élèves, munis d'un carreau et familiarisés avec la fabrication, en connaissaient toutes les exigences.

Cet ensemble de mesures, nécessité par les besoins de la fabrique, permit à celle-ci, en lui fournissant le personnel nécessaire, d'atteindre au degré de somptuosité qu'elle réalisa aux environs de 1860.

Toutefois ce furent là des efforts isolés dont l'influence demeura localisée. Le plus grand nombre des ouvrières se contentait de l'enseignement des béates qui continuèrent à présider obscurément à leur apprentissage. Par elles se transmettaient les traditions de la fabrique et leurs conseils formaient incessamment d'habiles dentellières. C'est ce qui

(1) Rivet, Crouzet, Escomel.

apparut clairement à leur disparition (1). Elle eut sa cause dans la loi du 16 juin 1881 qui exigeait de toute institutrice publique des titres inaccessibles à leur ignorance (2). Dès lors leur élimination se poursuivait régulièrement dans la mesure où les ressources budgétaires permettaient de leur substituer des institutrices laïques (3). Mais à celles-ci le travail de la dentelle était complètement étranger et l'apprentissage dut être retardé pour les petites filles jusqu'à leur sortie de l'école. Mais alors pour beaucoup il était trop tard : d'autres soucis et le besoin d'un gain approprié à leur âge les éloignaient des travaux de début dont le salaire est réduit à l'excès par la concurrence de la production mécanique.

Il en résulta pour le recrutement des ouvrières, très aisé jadis sous le règne des béates, des difficultés journallement accrues sous celui des institutrices laïques. Les nouvelles générations féminines, rebutées par un trop tardif apprentissage, montraient un éloignement très apparent pour le

(1) Longtemps ignorées, les béates connurent une célébrité passagère le jour (17 mars 1879, voir l'*Officiel* à cette date) où Jules Ferry les mit en cause à la tribune du Parlement. Elles furent alors l'objet de polémiques locales très ardentes où leurs capacités d'institutrices et leur rôle religieux et politique furent vivement attaqués. Voir Giron : *Les Femmes et les Béates de la Haute-Loire*, Le Puy, 1879; Amédée Saint-Ferréol : *La Physiologie de la Béate*, Brioude, 1880. Rapport Leyssenne, dans le dictionnaire pédagogique Buisson. Il existe en outre de nombreux rapports aux préfets non publiés. Voir plus spécialement ceux de Lajonchère, Louis, Bretegnier, à l'inspection d'Académie.

(2) Pour éviter une élimination trop brusque des béates que l'insuffisance du personnel et les disponibilités budgétaires ne permettaient pas, un certificat restreint fut créé pour leur permettre une situation régulière, mais leurs connaissances trop minimes et une invincible répulsion à tout contact universitaire en éloigna la plupart.

(3) Il y avait dans la Haute-Loire, en 1882, 718 béates instruisant 10,689 enfants. En 1901, 400 béates gardant et catéchisant 5,800 enfants n'ayant pas l'âge scolaire.

travail de la dentelle. La fabrication des ouvrages difficiles n'était plus assurée que par des ouvrières âgées dont le nombre décroissait sans cesse.

Pour soustraire l'industrie à ces difficultés et lui permettre de fournir aux besoins d'un commerce demeuré très actif, deux représentants de régions dentellières (1) obtinrent du Parlement en 1903 le vote d'une loi organisant l'apprentissage dans les écoles primaires des départements producteurs (2). En exécution de celle-ci l'enseignement a été créé dans trente centres subventionnés par l'Etat (3). Les maitresses en sont les institutrices elles-mêmes ayant satisfait à un examen ou à leur défaut une bonne ouvrière du pays. Une indemnité annuelle de 60 francs rémunère leurs services. En outre dans une centaine d'écoles le même enseignement est donné à titre facultatif par les institutrices ayant suivi pendant leur séjour à l'école normale du Puy le cours exigé par la loi de 1903.

(1) MM. Engerand, député du Calvados et Vigouroux, député de la Haute-Loire.

(2) Votée à la chambre, le 16 juin 1903, sur une proposition de M. Engerand du 27 janvier de la même année et un rapport de M. Vigouroux du 12 juin, au Sénat, le 2 juillet, sur un rapport de M. Charles Dupuy du 25 juin, cette loi a été promulguée le 7 juillet 1903. En voici le texte : Art. I. L'enseignement professionnel de la dentelle à la main sera organisé dans les écoles primaires de filles des départements où la fabrication est en usage, et dans les écoles normales d'institutrices de ces mêmes départements. Ces écoles seront désignées par décret. Art. II. Il sera créé dans les principaux centres dentelliers des cours et des ateliers de perfectionnement ou des écoles propres à développer l'éducation artistique des ouvrières et des dessinateurs.

(3) Ces centres officiels sont : Roche-en-Régnier, Malrevers, Coubon, Mons, Saint-Pierre-Duchamp, Saint-Germain-Laprade, Blavozy, Saint-Vincent, Allègre, Ceaux-d'Allègre, Lissac, Chomelix, Rosières, Beaulieu, Saint-Genest-près-Saint-Paulien, Saint-Paulien, Loudes, Monlet, Costaros, Goudet, Lantriac, Fay-le-Froid, Solignac, Saint-Étienne-Lardeyrol, Paulhaguet, Saint-Vert, Chassignoles, Siaugues-Saint-Romain, Bas, Tence.

Celle-ci est encore trop récente pour permettre de juger son efficacité par les résultats actuels. A la fin de 1910 550 jeunes apprenties étaient formées au travail de la dentelle dans les centres officiels, et environ 1,200 dans les cours facultatifs ; mais ce sont là des chiffres bien minimes relativement au nombre total d'environ 17,000 fillettes reçues par les écoles primaires de la Haute-Loire. En outre la part accordée à l'apprentissage sur le temps de travail des élèves, une ou deux heures par semaine, semble trop peu considérable pour une industrie qui nécessite de ses ouvrières une pratique persévérante.

Pour compléter l'œuvre de la loi de 1903 et suppléer en partie à son insuffisance, la Chambre syndicale des fabricants du Puy voulut organiser le perfectionnement des ouvrières par un enseignement pratique qui fit logiquement suite à l'apprentissage à l'école. Cet enseignement a été réalisé par l'œuvre de la « Dentelle au Foyer » fondée et dirigée par elle. Il est donné aux jeunes filles de la campagne qui viennent au Puy où leur instruction, leur logement et leur entretien est gratuitement assuré par cette œuvre dans des locaux lui appartenant. Elles y séjournent un mois pendant lequel elles complètent leurs connaissances sous la direction de maîtresses compétentes. Ce temps écoulé elles retournent dans leur village où elles peuvent à leur tour instruire leurs compagnes et sont remplacées par un nombre égal de nouvelles élèves. Pour apporter utilement quelques diversions à leurs travaux, des leçons de sciences ménagères leur sont faites fréquemment par le professeur d'agriculture de l'arrondissement et des notions élémentaires de médecine et d'hygiène leur sont données par un médecin de la ville. Un cours du soir est en outre réservé aux ouvrières habitant au Puy pour qui un séjour à l'école n'est pas nécessaire.

Fonctionnant depuis quelques mois à peine, cette école ne peut encore donner que des espérances, mais elle semble devoir y apporter de promptes réalisations.

LES SALAIRES

Dire le salaire des dentellières n'est pas chose facile. Tant d'éléments contribuent à en établir le taux et tant de circonstances viennent le modifier qu'aucune règle générale ne peut être formulée.

L'habileté de l'ouvrière, son activité, le genre d'ouvrage qu'elle produit, le besoin qu'en a le fabricant, l'état général du commerce sont autant de causes de variations dans le prix de la main d'œuvre.

Du talent de l'ouvrière dépendra le choix de son ouvrage. La plupart, n'ayant ni le temps ni le goût de se perfectionner, cherchent un travail facile et rapide et se bornent à faire de petites dentelles d'un dessin rudimentaire et d'une fabrication grossière. Par semaine ou par quinzaine, suivant le temps dont elles disposent, elles en produisent une pièce de 12 aunes qu'elles vendent 2, 3 et 4 francs à la leveuse la plus voisine, gagnant ainsi quelques sous par jour. C'est le salaire du plus grand nombre.

L'ouvrière plus habile fait partie d'une fabrique. Elle choisit dans les modèles offerts par le patron le dessin qui lui convient et dont elle connaît d'avance le prix de main d'œuvre. Il sera le plus souvent de 15 à 20 sous pour une

aune qui peut assez facilement être faite en un jour, donnant ainsi la mesure de son gain.

La très bonne ouvrière peut prétendre à un salaire plus élevé. Surtout si son talent lui permet d'aborder la « nouveauté » dont la fabrication exige une grande facilité à changer le genre de l'ouvrage et la nature des fils à employer pour satisfaire le plus rapidement possible aux exigences de la mode. 1 franc 50 cent. sera le prix ordinaire de sa journée de travail, mais elle peut profiter du besoin qu'a souvent le fabricant de hâter la production pour en obtenir une légère augmentation et parvenir à gagner 2 francs.

Une exception doit être faite pour les ouvrières employées chez le fabricant où sous le nom d'échantillonneuses ou patronneuses elles exécutent les modèles créés par le dessinateur. Payées au mois elles gagnent en général 50 à 60 fr. et sont occupées toute l'année. Les aponceuses dont le travail consiste à ajouter bout à bout plusieurs morceaux de même dentelle pour en faire des pièces de même longueur, et les crocheteuses qui réunissent les différentes parties d'un même motif que l'étroitesse du carreau n'a pas permis d'exécuter en son entier, sont payées suivant leur habileté de 1 franc 50 à 2 francs 25 par jour.

Deux causes ont toujours agi pour empêcher le salaire des dentellières d'être véritablement rémunérateur : son caractère de salaire d'appoint et le trop grand nombre d'ouvrières pour la production totale.

La plupart de celles-ci en effet ne cherchent dans la dentelle qu'un moyen de remplir utilement les heures laissées inoccupées par les travaux des champs et les soins du ménage.

Elles sont par suite amenées à consentir des prix de façon dérisoires pour gagner quelque argent sans quitter

leur intérieur où leur présence est indispensable. Aucune loi de limitation du salaire au prix d'une vie normale pour le travailleur ne peut donc agir ici, ni s'opposer à un abaissement excessif du prix de main d'œuvre.

A cela s'ajoutent les effets de la concurrence entre ouvrières qui, beaucoup plus nombreuses que ne le comportent les besoins de la fabrication, acceptent à l'envie l'une de l'autre les plus modestes conditions de travail pour obtenir de l'ouvrage des fabricants.

A ces causes, aucune mesure ordinaire de protection légale ne peut être opposée. Les lois sur l'âge d'admission et la durée du travail ne s'appliquent pas aux ateliers de famille et quant aux organisations de défense ouvrière, la dispersion et l'ignorance empêcheraient les dentellières d'en user alors même qu'elles en connaîtraient l'existence (1).

Toujours soumis à ces causes de restriction, le salaire n'a guère varié au cours de l'existence de la dentelle (2) et

(1) Si elles ignorent les syndicats et la grève elles connaissent et pratiquent le sabotage et beaucoup de dentelles dont elles trouvent le prix de main d'œuvre insuffisant subissent la négligence volontaire des ouvrières.

La seule protection possible pour les dentellières pourrait être cherché dans des moyens analogues à ceux que préconisent les ligues d'acheteurs. Un essai dans ce sens a été tenté par la « Dentelle de France », association fondée à Paris en 1905 sur l'initiative des députés Engerand et Vigouroux pour encourager et développer cette industrie. Elle engage les acheteurs et, plus particulièrement, ses membres à consentir à payer les dentelles qu'ils acquièrent un prix suffisant pour permettre au fabricant de fournir aux ouvrières un salaire rémunérateur. Si louables que soient ces efforts il leur est difficile d'obtenir des résultats appréciables pour une industrie ayant des marchés aussi nombreux et aussi dispersés que le sont ceux de la dentelle.

(2) Il était en : 1785 de 5 à 12 sous (Roland de la Platière, *Encyclopédie méthodique*).

Il était en : 1820 de 5 à 7 sous (Deribier de Cheissac, *Statistique de la Haute-Loire*).

Il était en : 1860 de 4 à 15 sous par jour (Experton, *L'impôt des patentes et la fabrique de dentelles du Puy*).

son exiguité fut souvent la cause de critiques fréquentes. On a coutume de citer celles que George Sand écrivait en 1860 :

« Elles font toutes ces merveilleuses guipures noires et blanches. On est étonné de voir ici, dans la montagne, des ouvrages de fées sortir des mains de ces pauvres créatures et le peu qu'elles gagnent scandalise le voyageur. Elles donneraient avec joie pour vingt sous ce que l'on nous vend vingt francs à Paris, s'il leur était permis de traiter avec le consommateur ; mais cela leur est strictement interdit. Sous prétexte qu'il fournit la soie, le fil et les modèles, le trafiquant accapare et taxe leur travail. C'est en vain que vous offrez à une paysanne de lui fournir les matériaux et de la payer cher. La pauvre femme soupire, regarde l'argent, secoue la tête et répond que, pour profiter de la libéralité d'une personne qui ne l'emploiera pas toujours, que peut-être elle ne reverra même jamais, elle ne veut pas risquer de perdre la pratique de son maître. Comme toutes les femmes du Velay et d'une grande partie de l'Auvergne savent faire ces ouvrages, elles subissent toutes également la loi du bon marché et on est effrayé de l'exiguité sordide du salaire. Là le commerçant ne gagne pas sur le producteur cent pour cent, ce qui est, selon le premier, la loi et la nécessité du commerce ; il gagne cinq fois cent pour cent » (1).

L'évidente disproportion entre le salaire et le prix de vente au consommateur, dans une industrie où la main d'œuvre fait toute la valeur de l'ouvrage, justifierait ces critiques si le fabricant en était véritablement seul responsable. Mais il semble que la cause doive en être cherchée moins dans l'exploitation par lui de l'ouvrière que dans le

(1) George Sand, *Le marquis de Villemer*.

trop grand nombre d'intermédiaires qui s'interposent entre le producteur et l'acheteur : fabricants, marchands, commissionnaires, détaillants, dont chacun cherche à rendre sa part de bénéfice la plus considérable possible. De plus le commerce, fait surtout d'exportation, est grevé par là de frais de transport, d'assurance, et surtout de douane, toujours très importants. Enfin l'instabilité de la mode et du goût de la clientèle contribue encore à réduire les profits de l'entrepreneur en l'obligeant à créer journellement de nouveaux modèles dont quelques-uns seulement seront vendus à un prix rémunérateur.

Mais si le salaire est soumis aux causes de restriction communes à celui de toutes les industries à domicile, les dentellières n'ont du moins pas à souffrir des conditions de travail lamentables que subissent les ouvrières de ces industries dans les grandes villes. Leur santé est sauvegardée par le séjour à la campagne et le travail en plein air, leur vie est peu coûteuse et ce salaire n'est lui-même qu'un supplément de ressource pour des familles paysannes possédant un champ et quelques animaux ou louant leurs services aux cultivateurs du voisinage.

De plus, pour remédier encore à sa modicité et rendre la prévoyance plus facile aux dentellières, la chambre syndicale des fabricants du Puy a obtenu en 1905 l'autorisation d'une loterie nationale au capital de 5 millions dont le résultat doit constituer le fonds de dotation d'une caisse de secours mutuels organisée par l'œuvre de la Dentelle au Foyer, dont le bénéfice s'étendra aux ouvrières de toutes les régions dentellières de la France. Mais celle-ci, encore paralysée par les difficultés financières de la liquidation de sa loterie, a dû ajourner à plus tard son œuvre de prévoyance et se contenter jusqu'à présent de la création d'une école de perfectionnement qui fonctionne depuis quelques mois.

Ainsi vue, l'industrie dentellière n'apparaît donc pas sous un jour trop défavorable et le rôle considérable qu'elle joue dans la vie économique des populations rurales de la Haute-Loire peut être dit bienfaisant.

LES FABRICANTS

Il n'y a pas d'industrie qui, pour une production souvent considérable, nécessite moins de ressource chez son entrepreneur que le fait celle de la dentelle. La très grande simplicité technique en n'exigeant ni atelier considérable, ni matériel coûteux, ni capitaux abondants, permet de devenir patron à très peu de frais. Aussi les fabricants sont-ils très nombreux dans la Haute-Loire, mais ceux qui méritent véritablement ce titre le sont beaucoup moins. Car si la fabrication est abordable à tous, très peu seulement satisfont aux conditions qu'elle exige pour y exceller.

La dentelle en effet ne prend point sa valeur dans la matière dont elle est faite, mais dans les qualités de beauté, de variété et de nouveauté que sait lui donner son producteur. C'est donc à lui de posséder assez d'activité et d'imagination pour créer journellement de nouveaux modèles, de goût et de talent pour leur donner une forme agréable et artistique, de perspicacité pour prévoir les désirs de la mode et d'ingéniosité pour y satisfaire. Il devra encore savoir se guider par des renseignements précis, s'aider par une documentation abondante, se choisir des collaborations utiles, faire acquérir par ses conseils et ses exigences des habitudes de bonne exécution à ses ouvrières et les leur

conserver par un contrôle exact de leur travail. L'éducation professionnelle de tout producteur semble donc exiger, pour être parfaite, une culture artistique complète et un long apprentissage. Cependant dans la Haute-Loire le plus grand nombre en est privé et c'est par improvisation que l'on y devient fabricant.

La dentelle en effet y a pendant longtemps souffert du manque de recrues à qui des ressources suffisantes permettent de se donner l'éducation nécessaire. Elle n'a guère connu les heureux effets de la richesse qu'elle a souvent procuré à ses fabricants et à ses marchands. Ceux-ci l'abandonnaient volontiers après y avoir acquis l'aisance et n'encourageaient que rarement leurs fils à s'y adonner après une instruction appropriée. Elle était au contraire considérée comme un métier que son abord facile réservait à ceux dont la fortune était modeste. Toutefois l'encombrement des carrières libérales tend actuellement à ramener les jeunes générations aux professions industrielles et commerciales. Mais si, après un stage dans des écoles spéciales et un séjour d'étude à l'étranger, les fils de marchands de dentelle deviennent à leur tour de bons commerçants, il n'en est pas de même dans l'industrie dont un long apprentissage éloigne les jeunes gens qui pourraient s'y consacrer utilement.

Le défaut de fabricants instruits n'est d'ailleurs pas compensé par le nombre et le talent des dessinateurs à gages. Les salaires minimes qui leur sont payés (1) sont insuffisants pour attirer des gens de quelque valeur ou pour stimuler les efforts de ceux qui voudraient y parvenir. Aussi la fabrication reste-t-elle entre les mains de d'entrepreneurs à qui le manque de connaissance et de préparation interdit toujours

(1) En moyenne 150 francs par mois. 200 francs pour un très bon dessinateur ou du moins considéré comme tel.

une production originale et personnelle. Ils vivent d'emprunt, copient plus ou moins servilement les modèles des bons fabricants à qui ils enlèvent le bénéfice de leurs créations sans en profiter beaucoup eux-mêmes. Ils parviennent, parfois par une longue habitude, à une expérience suffisante, mais pour eux l'industrie dentellière reste toujours la pratique d'un métier sans jamais devenir l'exercice d'un art.

C'est pour mettre fin, s'il se pouvait, à cette situation, et rénover la dentelle en lui restituant les qualités artistiques qu'elle avait perdues entre les mains d'artisans ignorants, qu'a été organisé à l'école professionnelle, créée au Puy en 1903, un cours de dessin appliqué à cette industrie. Sous la direction d'un maître de talent les jeunes gens du département sont appelés à y acquérir, pendant les trois années de leur séjour à l'école, une connaissance approfondie des arts du dessin et des exigences de la fabrication. Trop récente encore pour avoir fait œuvre décisive, elle a cependant déjà formé des dessinateurs habiles, bien accueillis au Puy, à Craponne et même à Paris. Des succès répétés aux différents concours et expositions de ces dernières années ont constatés les résultats actuels et en font espérer de meilleurs (1).

Mais s'il était utile de fournir des fabricants instruits et de bons dessinateurs à l'industrie dentellière il était indispensable aussi qu'ils ne soient point découragés dans leurs efforts par les habitudes de plagiat coutumières à quelques-uns de leurs concurrents. Pour les protéger il était donc nécessaire de leur assurer la propriété de leurs créations et de leur en réserver tout le bénéfice.

C'est le but que s'est proposé la chambre syndicale des

(1) Des dentelles dont elle avait fourni les dessins ont obtenu les premières récompenses au concours organisé en 1907 par la Dentelle de France. Le concours avait lieu entre dentelles dont le prix ne devait pas dépasser 50 francs par mètre pour une largeur de 0 m. 25 centimètres.

fabricants du Puy en participant activement à l'élaboration de la loi du 14 juillet 1909 relative aux modèles et dessins industriels.

Cette loi reconnaît à tout créateur d'un modèle ou dessin un droit exclusif de propriété et en organise la protection aux conditions qu'elle détermine. Le dépôt du dessin auquel on veut assurer la protection légale doit être fait au secrétariat du conseil des prud'hommes et, à son défaut, au greffe du tribunal de commerce du domicile du déposant. La protection lui est assurée pour 5 ans mais peut être portée à 50 par son transfert à l'office national de propriété industrielle. Pour se prévaloir du dépôt en cas de conflit le fabricant doit en requérir la publicité. Elle a lieu par les soins de l'office national qui transmet une exacte reproduction du dessin aux tribunaux.

A cette règle générale les fabricants de dentelle ont obtenu une exception en faveur de certaines industries, dont la leur, à qui les formalités de dépôt seraient évitées. Au fur et à mesure de leur création chaque fabricant reporterait ses dessins sur un registre coté et paraphé par le tribunal de commerce. La priorité serait par là suffisamment établie. Mais le décret à qui la loi avait laissé le soin de désigner les industries favorisées n'a pas encore été rendu et tous les effets de la loi sont suspendus pour l'industrie dentellière.

LES PRODUITS ET LE COMMERCE

Les premières dentelles fabriquées au Puy furent des imitations simplifiées des guipures gothiques italiennes dont l'expérience trop récente des ouvrières ne permettait pas une copie très exacte. On y employait au début du dix-septième siècle, la soie, le fil blanc, l'or et l'argent. Plus tard la dentelle évoluant, le Puy dut se plier aux exigences nouvelles et s'approprier les genres à la mode. Les malines et les valenciennes s'y fabriquaient en très commun pour une consommation très importante. On y faisait aussi, en très grande quantité, des dentelles étroites d'une exécution facile et d'un dessin rudimentaire que l'on groupait, suivant leur type, sous les désignations de bisette, campane, mignonette ou gueuse. Malgré leur peu de valeur, elles donnaient lieu à un commerce assez important, d'environ 600.000 livres, et par les ports de Marseille, Bordeaux et la Rochelle s'expédiaient pour l'Italie, la Sardaigne, l'Espagne et ses colonies d'Amérique.

Malgré la prospérité commerciale la fabrication resta longtemps défectueuse et ne donnait que des produits fort grossiers dont le bon marché seul en assurait l'écoulement. Elle n'était dirigée ni contrôlée par aucun fabricant qui

put, par ses conseils ou ses exigences, obliger les ouvrières à acquérir l'habileté qui leur manquait, ou, par la création de modèles nouveaux et variés, assurer une vente facile et rémunératrice. Elle était au contraire dispersée entre les mains d'une foule de producteurs autonomes, isolés et indépendants, travaillant sans contrat, ignorants des variations de la mode et des besoins du commerce. Ils s'approvisionnaient au Puy de fil venu de Hollande par l'intermédiaire des marchands de Lyon, fabriquaient chez eux une pièce de 12 aunes, et la vendaient au plus offrant, six, neuf ou douze livres.

Jusqu'à la fin de l'ancien régime, l'industrie dentellière connu, cependant, dans le Velay, une concentration de main d'œuvre assez grande pour rendre très aisée une surveillance efficace de la production. Pendant l'hiver, les ouvrières de la campagne avaient, en effet, coutume de venir au Puy où elles se réunissaient, pour le travail en commun, en « Assemblées » plus ou moins nombreuses, organisées souvent par une communauté religieuse ou dirigées par un supérieur ecclésiastique (1). La congrégation jouait le rôle d'entrepreneur, traitait avec les marchands des conditions de travail et assurait la vente des

(1) « Il est fort rare que ce qu'on appelle véritablement une ouvrière en dentelle vive en particulier et séparément de toute société. On peut dire qu'il semble qu'elle ne saurait vivre ainsi puisqu'elles sont ordinairement distribuées par peloton ou en assemblées dont les moindres sont composées de quatre ou cinq personnes, vivant chacune en particulier, travaillant en commun et couchant dans une même chambre. Il y a de ces sociétés ou de ces assemblées fort considérables, au nombre de vingt, quarante et jusqu'à plus de cent, suivant la grandeur de la maison capable de les contenir. Parmi ces sociétés nombreuses il en est beaucoup qui sont sous la direction de personnes pieuses afin que le bon ordre observé veille aux mœurs et à l'instruction chrétienne. Il en est qui sont sous la direction particulière d'un supérieur ou qui sont associées à quelque ordre monastique ; celles-ci vivent comme en communauté. Elles possèdent des

produits. Mais cette coutume qui subsiste encore en Belgique (1), où elle a fait acquérir et conserver aux ouvrières des Flandres leurs qualités de goût et d'exécution tout en leur procurant un sort meilleur, n'a été pour la fabrique du Puy la cause d'aucun heureux résultat par la faute de fabricants capables de la mettre à profit.

maisons plus spacieuses qui leur donnent des moyens de recevoir les filles de la ville et surtout de la campagne pendant la saison froide. Ces sortes de pensionnaires se nourrissent chacune en leur particulier; elles payent une somme très modique pour le logement, le lit et le bouillon pour la soupe qui est commun à toute la maison. Le modique salaire fournit à peine à la nourriture et à l'entretien de ces victimes d'un travail pénible et continu. » M. C. D. Balme, *Recherches diététiques d'un médecin patriote*. Le Puy, 1791.

(1) « Il en existe en Belgique environ 160 écoles pour l'apprentissage des dentelles, plus des trois quarts sont dirigées par des religieuses. L'organisation de ces écoles, répandues surtout dans les deux Flandres, est à peu près la même partout. Au couvent est adjointe une école-atelier où sont admises des fillettes et des ouvrières non mariées; les unes apprennent à faire la dentelle sous la direction des religieuses, elles-mêmes dentellières habiles; les autres travaillent pour le couvent qui moyennant une légère rétribution sert d'intermédiaire entre elles et les fabricants; le nombre d'heures de travail varie en proportion de l'âge. En outre un certain nombre d'ouvrières mariées ou retenues chez elles par les soins du ménage exécutent à domicile les ordres du couvent. »

« Indépendamment de leur rôle social et éducatif les couvents rendent d'inappréciables services comme intermédiaires entre les ouvrières et les fabricants de dentelles. Ce qui donne sa valeur à cet organisme c'est son caractère de stabilité; c'est le principe même de l'institution. Ce que le couvent a en vue, ce n'est pas de gagner de l'argent, mais bien de procurer un métier à de pauvres femmes et de maintenir dans le pays la tradition d'une industrie à laquelle il est, en général, très attaché. Dans la plupart des centres où l'industrie dentellière a conservé sa vitalité c'est à la présence d'un couvent qu'on le doit. Dans plusieurs régions les couvents ont créé l'industrie de toutes pièces. Enfin on s'efforce dans les écoles congréganistes, mieux que partout ailleurs, de conserver ou même de développer parmi les ouvrières la connaissance approfondie de la dentelle artistique et de tous les secrets du métier. Et de ceci il faut louer particulièrement nos couvents, car il est avéré que l'avenir de notre industrie dentellière repose, en premier lieu, sur la beauté de la fabrication. » Pierre Verhaegen.

Les modèles n'étaient pas l'œuvre de dessinateurs qui puissent s'en assurer la propriété, mais le résultat anonyme et fort rudimentaire de la collaboration collective. Leur petit nombre permettait de les désigner sous des noms pittoresques tirés de leur ressemblance à un objet quelconque : coquille, petits poissons, raisins pointus, dragées, petites amandes, chenilles fines, tête de mort, pattes de loup, comètes, cœur de flamme, éventails, marguerites, fleurs de lis, bouquets ; du nom d'une prière : ave, rozaire, évangélète, pater, pater menu, pater clair blanc, pater clair de la Marion ; ou d'un lieu de production : combats de Vorey, de Chomelix, Valenciennes du Béage, modes d'Allègre, neige de Saint-Paulien, brides de Langeac, Fay à dent de rat, merlins à mouche de Retournac, roses à festons de Craponne, têtes de mort d'Auvergne, Brives, Monistrolles, Chomelines, Laussonnes (1).

Ces dentelles, dont le prix variait de une à 45 livres par pièce de 12 aunes (2), fournissaient en 1730 une production totale d'environ trois millions de livres. Les marchands de Turin en achetaient pour cent vingt mille livres et les répandaient dans le Piémont et le Milanais, Florence et l'Espagne pour deux cent mille livres chacune, Bordeaux en expédiait pour une somme équivalente. Il s'en envoyait en outre par Cadix pour cinq cent mille livres aux colonies espagnoles d'Amérique où le Mexique et le Pérou en consommaient des quantités considérables. Les Anglais

(1) Cette habitude s'est conservée par la désignation des modèles courants de la dentelle dite « de rue » : pastille, chemin de fer, mat et grille, soleil, 4 mats, pou, punaise, étoile, trou-trou, grisard, pointue, coquille, petit mouchoir, guirlande, escargot, lorgnon, etc., en sont les plus employés.

(2) Voir les carnets d'échantillons conservés au musée du Puy où figurent les dénominations et les prix de l'époque 1750.

en donnaient des commissions très importantes pour porter en contrebande par l'isthme de Panama. Les Hollandais, dont les assortiments de toiles entraînaient ceux des dentelles, s'en faisaient aussi expédier à Cadix pour leur compte (1).

Aux environs de 1750, Le Puy substitua à la fabrication des dentelles de fil, dont la confection défectueuse et la pauvreté des dessins restreignaient journellement le commerce, celles des blondes. Les soies en étaient fournies : les blanches par les marchands de Lyon qui les tiraient de l'orient par Pékin ou Londres, les noires par la Provence, Valence en Espagne ou Messine. Mais à ces dernières on mêlait aussi de la soie de qualité inférieure prise à Nîmes, ce qui amena le discrédit de ces dentelles.

Le travail des blondes, en exigeant une exécution plus soignée, amena au Puy, vers le milieu du XVIII^e, siècle une période de belle production de dentelle à réseau fond clair appelé point de Lille et de celle à réseau de trenne ou fond double appelé maintenant point de Paris. Les dentelles mieux fabriquées augmentèrent de prix, celles en fil se vendaient de un sou six deniers à 3 livres l'aune, celles en soie de 2 sous 6 deniers jusqu'à 6 livres l'aune. En 1780, la fabrique du Puy occupait six mille ouvrières et celle du diocèse de 25 à 30.000 environ.

Les guerres de la Révolution et de l'Empire en faisant cesser tout commerce extérieur, le seul dont vécut la dentelle du Puy, amenèrent un arrêt de la production ; celle-ci oublia toute tradition artistique et revint aux petits modèles sans élégance de ses débuts.

Mais sous l'énergique impulsion de Théodore Falcon, la fabrique de la Haute-Loire, en s'enrichissant journalle-

(1) Roland de la Platière. *Encyclopédie méthodique*. Paris, 1785.

ment de genres nouveaux, en se pliant aux variations de la mode, les provoquant même à l'occasion, en formant des ouvrières aptes à tous les travaux, parvint, au milieu du xix^e siècle, à une production parfaite et à un commerce très prospère. Le nombre des ouvrières atteignit 130.000 et la fabrication déborda sur les départements voisins, le Puy-de-Dôme, la Loire, l'Ardèche, le Cantal et dans la Lozère jusqu'à Mende.

Désormais affranchie de l'imitation des fabriques étrangères, celle du Puy eut ses nouveautés qui souvent connurent le plus grand succès. Elle produisait des blondes de toutes espèces, des alençons noires, des dentelles de fil variées, à dessins à jour, ombrées, des motifs d'application, des guipures fleuries de laine et de soie, des nouveautés de crin et de paille, d'or et d'argent, des morceaux de toute importance : des châles, des voiles et jusqu'à des robes. En 1850, cinq mille ouvrières se consacraient au travail de la valenciennes et l'on exécutait même des dentelles à l'aiguille, imitées de l'ancien point de Venise, qui figurèrent honorablement à l'exposition de 1851.

De cette production nombreuse et variée, souvent somptueuse, le Puy dut éliminer peu à peu les modèles trop coûteux que le luxe en se démocratisant ne comportait plus et que la disparition des bonnes ouvrières rendaient difficiles à exécuter. Il leur substitua successivement des genres nouveaux : Cluny, torchon, dentelle en soie végétale, dont chacun pendant des temps inégaux put fournir à une consommation très importante. Utilisant les services de 70.000 dentellières, la Haute-Loire produit actuellement pour 8 ou 10 millions de dentelles destinées à la lingerie, pour le vêtement et le linge de table, à la robe et à l'ameublement.

L'extrême diversité de sa production indique que la fabri-

que du Puy n'a jamais adopté exclusivement un genre unique et immuable à qui elle ait donné son nom et ses caractères déterminants comme l'ont fait celles de Valenciennes ou d'Alençon. Elle a échappé par là aux dangers de la spécialisation trop grande qui a condamné ces dernières à l'immobilité le jour où elles sont parvenues à une perfection définitive. Le goût pour les belles dentelles, indéfiniment conservées et portées, ayant disparu [et la mode exigeant désormais des changements incessants dans la décoration du costume féminin, elles ne connaissent plus que la vogue passagère d'une courte saison, quand le nombre des ornements possibles étant épuisé, celle-ci leur revient après un temps d'oubli. Mais ces périodes d'activité, que séparent de trop longs intervalles, sont insuffisantes à leur assurer un commerce régulier et à leur permettre de donner à leurs ouvrières, malgré leur habileté, un salaire rémunérateur.

La fabrique du Puy a, au contraire, cherché dans une extrême mobilité les conditions de sa vie et de sa durée. Loin de poursuivre la réalisation d'un type personnel, elle s'est toujours efforcée de donner à sa fabrication une assez grande diversité pour pouvoir s'approprier, dès leur apparition, les modèles à la mode dont la production est seule profitable. Aussi n'y a-t-il pas à proprement parler de dentelle du Puy mais seulement une fabrique de ce nom n'ayant pour tout caractère distinctif que sa très grande souplesse qui lui permet de se plier aux goûts instables et divers de sa clientèle et les qualités d'exécution de ses ouvrières. Abandonnant sans hésitation le genre dont elle a vécu pour se consacrer entièrement à celui dont elle vivra, elle dure en se métamorphosant sans cesse.

Pour diriger la production dans ses transformations quotidiennes, les fabricants sont obligés à une connais-

sance très exacte des besoins et des désirs du marché. Par leurs renseignements personnels et ceux que leurs fournissent leurs représentants parisiens, ils s'ingénient à prévoir les changements de la mode qu'ils doivent prévenir pour en pouvoir profiter. Les exigences de la nouveauté leur demandent en outre journallement des efforts d'imagination et de création qui doivent s'aider d'une documentation très abondante. C'est par centaines, en effet, qu'il faut, à chaque saison nouvelle, pouvoir offrir au choix de l'acheteur de nouveaux dessins; parmi eux, un ou deux seulement plairont et procureront à leur auteur une commande rémunératrice. Encore faut-il pouvoir les faire parvenir aux maisons créatrices de la mode dont l'adoption entraînera celle de leurs imitateurs et des établissements étrangers qui leur achètent leurs modèles.

Les fabricants sont aidés dans leur tâche par la collaboration active et intelligente de leurs ouvrières. Habituees aux fréquents changements de la fabrication elles ont acquis « une aptitude merveilleuse à changer la nature ou la grosseur des fils à employer (1) ». Elles ont l'intelli-

(1) « Le nombre considérable de femmes qui s'adonnent au travail des fuseaux dans ces montagnes, la simplicité de leurs mœurs, la modicité de leurs exigences ont rendu cette fabrique la plus importante du monde entier. Mais ce qui maintient à travers toutes les vicissitudes la prospérité du Puy, c'est qu'on y montre une merveilleuse aptitude à changer la nature de la grosseur des fils à employer. On y travaille alternativement et sans hésitation le lin, la soie, la laine, le poil de chèvre et même celui du lapin angora. » *Broderies et Dentelles*. Paris, Quantin, 1890.

Les qualités des ouvrières et des fabricants ont été constatées avec éloge par tous ceux qui ont écrit de la dentelle du Puy. En 1868 M^{me} Bury-Palliser, déclarait que « les fabricants du Puy ont l'esprit très inventif et là aussi les dentellières sont bien douées pour l'industrie qu'elles exercent, elles ont l'intelligence de leur travail et sont toujours prêtes quand il s'agit de passer d'un genre de produit à un autre. » M^{me} Bury-Palliser, *Histoire de la Dentelle*. Traduction de M^{me} de Clermont-Tonnerre. Paris, Firmin Didot. A rapprocher de ce que dit Seguin : « Quoique l'instruction soit

gence de leur travail et une expérience assez grande pour exécuter sans hésitation les ouvrages auxquels elles n'ont pas été habituées. Leur nombre est en outre un élément important de prospérité. Beaucoup de dentellières, en effet, ne travaillent que sous la tentation des salaires élevés que procurent, occasionnellement, le succès d'une nouveauté. Elles constituent pour la fabrique une réserve inépuisable de main-d'œuvre qui lui permet de suffire à toutes les demandes et de contenter toujours sa clientèle.

Ce sont ces qualités de souplesse et de variété dans la production, d'initiative, d'activité et d'invention chez les fabricants, d'habileté et d'aptitude à la diversité des travaux chez les ouvrières qui constituent les traits dominants de la fabrique de la Haute-Loire et l'individualisent parmi ses rivales.

Son abondante production fournit à un commerce très actif qui centralise les dentelles au Puy et à Craponne pour les répartir ensuite sur les marchés les plus divers. La consommation locale, en effet, fut toujours insignifiante et l'exportation toujours nécessaire.

Le fabricant vend la majeure partie de ses dentelles à Paris où il a un représentant qui possède la collection de ses modèles, sollicite la clientèle et lui en transmet les ordres. Lui-même est souvent visité par des acheteurs de maisons de commerce qui veulent éviter l'intermédiaire des représentants.

Les marchands du Puy et de Craponne s'approvisionnent de dentelles chez les fabricants, les leveuses et les

peu répandue dans la Haute-Loire, l'habitude qu'on y a de changer fréquemment les ouvrages a rendu les ouvrières très intelligentes et leur a fait acquérir une aptitude merveilleuse pour exécuter ceux auxquels elles n'ont pas été habituées. » Seguin, *La Dentelle*. Paris, Rothschild, 1875.

courtrières (1) et, par le moyen de leurs voyageurs, les écoulent en France ou à l'étranger. Quelques-uns mettent à profit leur situation sur le lieu de production pour faire fabriquer eux-mêmes une partie de leurs marchandises.

En outre un certain nombre de maisons étrangères, anglaises et surtout américaines, ont établi au Puy même des comptoirs d'achat qui, partiellement, font aussi fabriquer. Quelques-unes même, se passant de tout intermédiaire indigène, font exécuter leurs modèles par les ouvrières du Puy ou de Craponne. Connaissant mieux les marchés étrangers et leurs besoins, la pratique de l'exportation, les tarifs douaniers et, parfois aussi, le moyen de les éluder, ces maisons étrangères enlèvent une grande partie du commerce aux marchands du Puy.

Le principal débouché de la dentelle de la Haute-Loire est Paris, soit qu'elle y soit employée par les industries de la mode, soit comme entrepôt central d'où elle est expédiée ensuite sur les marchés étrangers par les soins des commissionnaires. Parmi ces marchés le plus important est celui de l'Amérique du Nord malgré des droits de douanes très élevés. Un commerce assez actif, mais de moindre importance, se fait avec les différents pays d'Europe, l'Algérie, la Tunisie, l'Egypte et le Sud-Américain.

On a voulu souvent évaluer la valeur totale des produits que l'industrie dentellière livrait au commerce. Mais, comme on a toujours manqué d'éléments sérieux pour faire cette appréciation, ce qu'on pourrait en dire manquerait toujours d'exactitude. On ne peut, en effet, établir une moyenne de gains journaliers; le nombre des ouvrières étant extrême-

(1) La courtière fait le commerce des dentelles communes dites « de rue » elle l'achète directement aux ouvrières, l'accumule et en constitue une réserve où s'approvisionnent les fabricants et les marchands.

ment variable suivant les circonstances et les époques de l'année, on manque de bases solides pour en établir le calcul. Celles mêmes qui travaillent le font de la façon la plus irrégulière suivant les exigences de leurs occupations principales. On estime néanmoins cette production à 8 ou 10 millions de francs pour le département de la Haute-Loire, mais c'est là une opinion et non une certitude.

FORME ET AVENIR DE L'INDUSTRIE DENTELLIÈRE

La dispersion de la production fait participer l'industrie dentellière au groupe des industries à domicile. Ses ouvrières sont propriétaires de leur métier et de la matière première, elles travaillent chez elles, sans contrat, fabriquent le plus souvent des dentelles à leur compte pour les offrir ensuite aux marchands et aux fabricants. Elles semblent donc dans une situation économique assez analogue à celle des artisans autonomes. Elles s'en différencient assez toutefois pour ne pouvoir être assimilées à ceux-ci. Les dentellières en effet ne sont jamais en rapport immédiat avec les consommateurs et, n'ayant de relations qu'avec des intermédiaires, leur indépendance est souvent illusoire. La simplicité du métier et le bon marché de la matière leur rendent accessible la production mais le rôle commercial de l'entrepreneur dépasse leurs capacités et leurs ressources. Le produit leur échappe nécessairement pour entrer dans la sphère capitaliste ; il est fait par masses considérables pour une grande vente et pour un marché très étendu, souvent très éloigné. Le fabricant qui dirige la production doit prévoir les besoins et savoir y satisfaire, rechercher les débouchés, envoyer des représentants, organiser l'exportation, calculer les effets des changes étrangers, de•

tarifs de transport et des droits de douane, accorder des crédits, disposer d'un fond de roulement suffisant. Dans ces conditions l'ouvrière ne saurait avoir de rapports avec le consommateur, elle n'a plus de relations qu'avec l'entrepreneur qui commande le travail. Aussi malgré la dispersion de la main-d'œuvre la forme capitaliste est aussi complète et l'organisation commerciale aussi concentrée dans l'industrie dentellière que dans toute autre industrie soumise à un régime de fabrique unique. Les ouvrières, bien que travaillant dans leur intérieur, perdent toute indépendance et sont de simples salariées comme des ouvrières de fabrique. Par là l'industrie dentellière, industrie salariée à domicile, se différencie essentiellement des industries patriarcales dans lesquelles le travailleur produit pour les besoins du groupe restreint auquel il appartient et des petits métiers d'artisan où celui-ci travaille à son compte, pour le marché, est propriétaire du produit, le vend à ses risques aux consommateurs et conserve son indépendance économique.

On a parfois montré quelque inquiétude sur l'avenir réservé à cette forme d'industrie. Karl Marx ne voyait en elle qu'une forme transitoire entre les modes de production du passé : industrie patriarcale et petit métier autonome et la grande industrie concentrée, et la croyait destinée à disparaître rapidement devant les progrès du machinisme moderne.

Mais l'industrie dentellière, du moins sous la forme qui est la sienne dans la Haute-Loire, n'a jamais été soumise à la loi d'évolution industrielle formulée par Marx et y apporte une exception. Elle n'a subi au cours de son existence aucune transformation et sa forme actuelle n'est pas le résultat de la déformation d'un ancien métier autonome. Techniquement et économiquement elle est toujours restée semblable à

elle-même. La dentellière n'a jamais travaillé pour le marché local qui, dès le début, a été insuffisant et n'a jamais connu la liberté d'un artisan autonome. La dentelle a toujours été accessible à l'ouvrière mais l'a toujours tenue dans l'étroite dépendance de l'entrepreneur capitaliste. L'industrie dentellière est donc une industrie primaire qui dès son origine a pris la forme d'une industrie salariée à domicile.

La stabilité dans le passé ne la met cependant pas à l'abri des causes actuelles ou futures de transformation, et l'on peut se demander si les nécessités d'une production faite par masses considérables pour un marché très étendu qui lui rendent impossible la forme patriarcale, n'amèneront point, au contraire, pour elle, une évolution vers la concentration industrielle

C'est ce qui ne semble pas et paraît même impossible. On ne peut en effet agglomérer des ouvrières pour qui la dentelle n'est qu'un travail supplémentaire, productif d'un appoint de ressources, souvent important, parfois même indispensable, mais dont l'occupation principale reste cependant les travaux agricoles et les soins du ménage. D'ailleurs alors même qu'il ne lui serait pas imposé, le fabricant trouve dans le travail à domicile assez d'avantages pour le lui faire toujours préférer dans les industries soumises par les variations de la mode à une production très irrégulière. En distribuant l'ouvrage au dehors, l'entrepreneur épargne, en effet, les dépenses d'installation d'un atelier, les frais de loyer, d'impôt, d'assurance, de combustible, d'éclairage et, n'ayant pas de capital fixe à tenir en activité, il peut supporter, sans en souffrir, les restrictions passagères de la consommation.

Mais si l'industrie dentellière est, dans la Haute-Loire, à l'abri de toute transformation, elle peut avoir à craindre cependant la concurrence souvent ruineuse de la fabrica-

tion mécanique qui a causé sa disparition presque totale de certaines régions où elle était autrefois prospère, et, dans d'autres où elle subsiste encore, une réduction très importante de sa production (1). Jusqu'à présent cependant elle y a su s'en garantir, non pas en entreprenant une lutte inutile, mais en abandonnant tous les genres que la concurrence pouvait lui disputer pour se consacrer seulement à ceux restés inaccessibles au mode nouveau de fabrication. D'ailleurs, la fabrique du Puy a su se l'approprier et, depuis quelques années déjà, deux usines y produisent de la dentelle imitation, sans que ce fait puisse être considéré comme une victoire du machinisme mais plutôt comme une mesure de défense locale. Les marchands du Puy, en effet, pour offrir à leur clientèle toutes les sortes de dentelle, devaient acheter à Calais celles faites à la machine, désormais ils les trouvent au Puy. Là fabrique de la Haute-Loire a prouvé une fois de plus sa merveilleuse aptitude à répondre aux exigences nouvelles et s'est simplement enrichie d'un genre nouveau (2).

La seule cause de restriction ou de disparition de l'industrie dentellière dans la Haute-Loire, pourrait être dans une amélioration assez grande du sort de la population paysanne, à qui le salaire de la dentelle n'est

(1) D'après M. Verhaegen, « L'industrie dentellière en Belgique », *Réforme sociale*, juin 1902, p. 223, le nombre des dentellières en Belgique serait tombé de 150,000 en 1850 à 47,000 en 1896. En France les dentellières du Calvados dont le chiffre était estimé 70,000 en 1823 et à 50,000 en 1851 ne sont plus qu'un millier actuellement. V. Engerand : « La dentelle aux fuseaux en Normandie », *Musée social*, mai 1901, p. 134 à 136.

(2) D'ailleurs le travail à la main peut parfois concurrencer avantageusement la fabrication mécanique dans la production par petites quantités. L'établissement d'un métier à dentelle est très coûteux et ne peut être rémunérateur que s'il est fait pour fournir à une commande très importante. Le carreau au contraire permet de satisfaire les plus minimes exigences, ce qui est assez fréquent dans les industries de la mode.

rendu nécessaire que par l'insuffisance des profits de l'agriculture dont il est devenu l'appoint ordinaire. Son utilité cesserait donc le jour où celle-ci pourrait suffire à procurer l'aisance à ses travailleurs. Mais cette hypothèse est d'une réalisation assez lointaine pour laisser à la dentelle l'espérance d'une vie encore longue. Toutefois, si les conditions de sol et de climat ne peuvent se transformer, la formation, par l'économie, de capitaux entre les mains des paysans, l'usage de méthodes meilleures, de machines, d'engrais artificiels, la création de voies nouvelles de communication, de nouveaux moyens de transport qui permettent l'exportation des produits, modifient journellement la vie des populations rurales de la Haute-Loire. Par suite la dentelle qui, sous l'ancien régime, était l'ouvrage ordinaire des hommes et des femmes, surtout en hiver, dut se contenter par la suite d'une main-d'œuvre exclusivement féminine. De plus, pour conserver celle-ci et lutter contre la concurrence de l'agriculture, elle dut augmenter les salaires et depuis une vingtaine d'années, une hausse d'environ 30 0/0 y a été constatée.

La disparition de l'industrie dentellière n'aurait donc pas à être redoutée, puisque, semble-t-il, elle ne peut avoir sa cause que dans une amélioration définitive de la vie paysanne dans la Haute-Loire.

ROLE HISTORIQUE

L'industrie dentellière, au cours de son histoire, a été glorifiée souvent et critiquée tout autant. Les uns ont vu en elle l'industrie providentielle en qui le peuple du Velay trouve sa nourriture, sa santé, son éducation morale et artistique, sa physionomie propre, son pittoresque, le lien à qui il doit son unité.

D'autres, au contraire, la disent parasitaire, réduisant la part de l'ouvrière à un salaire de famine, obligeant celle-ci pour pouvoir en vivre, à s'y consacrer si entièrement qu'elle ignore les soins usuellement donnés à un mari, aux enfants et au ménage et qu'elle lui sacrifie, en de trop longues heures de travail, sa propre santé.

Favorable ou funeste, son influence, assurément, fut toujours active et son rôle historique considérable.

Elle a été et elle est encore l'industrie nécessaire : l'âpreté du climat, due à une altitude élevée d'environ 1,000 mètres, rend l'agriculture laborieuse, peu profitable et en interrompt les travaux pendant les mois d'hiver, obligeant ainsi les habitants à chercher dans l'industrie un appoint de ressource indispensable et une utilisation plus entière de leur activité. Mais celle-ci qui ne trouve à s'ali-

menter par aucune richesse minière (1) ne peut prétendre qu'à un rôle secondaire et laisse l'agriculture être le principal moyen d'existence de la population, sans pouvoir cependant lui apporter l'aisance, ni suffir à toujours l'occuper.

Elle est, d'autre part, la seule rendue possible par les habitudes et les nécessités de la vie paysanne dans la Haute-Loire, où la dispersion des lieux habités, permise par le grand nombre des cours d'eau et la multiplicité des sources (2), interdit toute concentration de main-d'œuvre à une population disséminée à l'excès; où le relief d'un sol montagneux et les rigueurs d'un climat très rude rendent difficiles ou même impossibles les communications entre une foule de villages et de hameaux et excluent tout transport d'objets lourds et encombrants; où la pauvreté des habitants rend impossible l'achat de matières premières ou de métiers trop coûteux.

Sans doute la dentelle, industrie à domicile, subit toutes les conditions défavorables qui caractérisent ce mode de production. Les périodes de travail excessif y alternent avec les mortes saisons, sans que l'entrepreneur fasse rien pour régulariser la fabrication, n'ayant aucun capital fixe à tenir en activité, il n'y a aucun intérêt. Obéissant sans résistance aux caprices de la mode, parfois les provoquant lui-même, il s'efforce d'obtenir l'ouvrage dans le plus bref délai possible, sauf à cesser ensuite toute nouvelle com-

(1) Malgré de nombreuses recherches, le sous-sol de la Haute-Loire ne fournit à l'exploitation, que des houillères sans importance et quelques mines d'antimoine dans la vallée de l'Allier. Sur les recherches faites avant la Révolution, voir : Germain Martin, *L'industrie et le commerce du Velay* aux xvii^e et xviii^e siècles. Le Puy, 1900.

(2) Sur la géologie du Velay, V. Eugène Locussol : « Les régions naturelles du Velay », dans les *Annales de Géographie*, n° du 15 mars 1908.

mande de travail. Le prix de main-d'œuvre y est soumis à toutes les causes de restriction que lui impose son caractère de salaire d'appoint; et la loi formulée par Ricardo ne peut agir pour s'opposer à un abaissement sans limite. L'ouvrière, pour gagner quelque argent sans quitter son intérieur où sa présence est indispensable, est amenée à consentir des conditions de travail dérisoires et à en accroître démesurément la durée pour augmenter son gain. D'autre part, aucune protection légale ne peut intervenir pour lui garantir une vie normale : les lois sur l'hygiène, les heures de travail, le repos hebdomadaire, ne s'appliquent pas aux ateliers de famille; et l'ignorance et la dispersion priveront toujours les dentellières de celle que pourraient leur procurer les organisations de défense ouvrière.

Mais, par ailleurs, elle apparaît comme fournissant un régime de travail favorable à l'ouvrière. Au lieu de la discipline de l'atelier c'est la liberté pour elle de travailler à ses heures, quand et comme il lui plaît, c'est la faculté de prendre le métier à temps perdu et de le quitter à chaque instant, c'est le moyen d'accroître ses ressources sans cesser de surveiller son ménage et ses enfants, c'est la possibilité de se réunir au groupe le plus voisin et d'apporter quelque diversion au travail par le bavardage ou la prière en commun; c'est, pour la jeune fille, la facilité de faire son apprentissage sans subir les promiscuités de la fabrique, pour les vieilles femmes de gagner leur vie par un ouvrage approprié à leur âge. C'est la liberté respectée, le foyer conservé, la vie de famille et de société sauvegardée.

En outre, la fabrication n'exige point la concentration en atelier et évite à la santé des ouvrières les inconvénients qui en pourraient résulter. Sans doute les locaux où elles travaillent sont parfois défectueux et malsains mais elles n'y séjournent qu'un temps limité et retrouvent au dehors

la lumière et le grand air dès que la saison le permet. Elles ne sont d'ailleurs pas complètement sédentaires, mais, à tous instants les soins ménagers leur imposent un exercice salubre. C'est pourquoi aucune maladie professionnelle ne trouve dans l'industrie de la dentelle la cause de sa naissance ou de son développement (1).

Si le salaire est minime, la vie à la campagne est peu coûteuse et en s'ajoutant à celui du mari ou au revenu du petit domaine rural, il devient un salaire d'abondance qui grossit le budget du ménage dans le temps où les travaux des champs ne sont plus possibles et laissent les bras inoccupés.

La preuve de tous ces avantages se trouve dans les résultats nombreux dont ils sont la cause et qui font de la dentelle une industrie bienfaisante dont l'influence heureuse s'exerce depuis trois siècles d'une façon continue et durable.

C'est par ses profits que le paysan du Velay a pu traverser sans trop en souffrir les crises économiques de l'ancien régime et fournir l'impôt au roi et à la province, aux seigneurs et au clergé.

C'est le prix des dentelles qui a payé les biens nationaux, qui l'a fait propriétaire pour la première fois, qui lui a permis de bâtir sa maison sur sa terre, et, vivant tour à tour de son champ ou de son industrie, de connaître l'aisance quand la récolte était bonne et le commerce prospère.

D'ailleurs, si elle fait vivre la campagne elle enrichit aussi la ville, et ses marchands ont fait au Puy, à Yssingeaux, à Craponne, souche de bourgeoisie.

(1) Sur les maladies dont sont plus particulièrement atteintes les ouvrières en dentelles, voir : M. C. B. Balme, *Recherches diététiques du médecin patriote*. Le Puy, 1791.

C'est elle, enfin, dont le négoce quotidien oblige à des relations journalières et incessantes, qui relie au centre commercial la population dispersée des campagnes, qui supplée assez à l'insuffisance des produits agricoles pour empêcher celle-ci de chercher dans l'émigration un sort meilleur (1), et qui groupe plus intimement le petit peuple de Velay autour de sa capitale : Le Puy.

(1) L'influence de l'industrie dentellière contre le dépeuplement des campagnes a été mis en évidence par l'exemple de l'arrondissement de Caen dont la population rurale, en 1870, était de 85,000 habitants dont 25,000 dentellières. En 1905 ce dernier nombre étant réduit à 5 à 600, le chiffre de la population était tombé à 68,000 habitants.

Vu et permis d'imprimer.

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

POUR LE VICE-RECTEUR :

L'Inspecteur de l'Académie,
PONTÈS.

Le Président,
A. SOUCHON.

Le Doyen,
P. CAUWÈS.

BIBLIOGRAPHIE

I. Ouvrages généraux.

ARDOUIN-DUMAZET *Voyages en France*, 34^e série.

BLANC (Charles). *L'art dans la parure*.

BLONDEL. *Grammaire de la Curiosité* (l'art intime et le goût en France).

BURY-PALLISER. *Histoire de la Dentelle*. Traduction Clermont-Tonnerre.

FERTIAULT F. *Histoire de la dentelle*.

HAVARD. *Dictionnaire de l'ameublement*.

DE LAPRADE (Laurence). *Le point de France et les centres dentelliers aux xvii^e et xviii^e siècles*.

LEFÉBURE. *Broderies et dentelles*.

QUICHERAT (Jules). *Histoire du costume en France*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du xviii^e siècle.

ROLAND DE LA PLATIERE. *Encyclopédie Méthodique*, 1785.

SAVARY. *Dictionnaire du Commerce*. Genève, 1759.

SEGUIN. *La dentelle*.

TURGAN. *Les grandes usines de France*.

II. Ouvrages locaux.

ARNAUD. *Histoire du Velay*. Le Puy, 1820.

AYMARD. *Album d'archéologie religieuse*, 1857.

- BALME. *Recherches diététiques d'un médecin patriote*. Le Puy, 1791.
- DERIBIER DE CHEISSAC. *Description statistique du département de la Haute-Loire*. Le Puy, 1824.
- DUNGLAS. *Les sœurs de l'Instruction et les Béates*, Paris, 1865.
- EXPERTON (Régis). *L'impôt des patentes et la fabrique de dentelles du Puy*. Le Puy, 1861.
- DE FAGES. *Remarques sur le pays du Velay*, 1771, publié par Chassaing. Le Puy, 1890.
- FALCON (Théodore). *Galerie pour l'industrie de la Dentelle, fondée au musée du Puy*. Le Puy, 1856.
- FROUT DE FONTPERTUIS. *Analyse des procès-verbaux du Conseil général de la Haute-Loire*, de l'an VIII à l'année 1841. Le Puy, 1857.
- JACMON (Antoine). *Mémoires d'un bourgeois du Puy*, publiés par Chassaing. Le Puy, 1885.
- LAURENT (abbé). *Almanach historique pour la ville et le diocèse du Puy*, pour l'année 1787.
- MARTIN (Germain). *L'industrie et le commerce du Velay aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Le Puy, 1900.

III. Articles et Rapports.

- AUBRY (Félix). *Rapport sur les Dentelles, les blondes*,... etc., fait à la commission française du Jury international de Londres, 1851.
- CHEVALLIER-BALME. « Histoire de la Dentelle », dans les *Annales de la Société d'agriculture, art et sciences du Puy*, t. XXIV.
- Rapport sur les difficultés qui empêchent les fabricants du Puy d'envoyer leurs produits à l'exposition de Londres, 1855 ». *Annales de la Société d'agriculture du Puy*, t. XXIV.
- « L'industrie dentellière et le projet de loi sur les dessins et modèles de fabrique ». *Annales de la Société d'agriculture*, t. XXVI.

- CORCELLE. « La dentelle dans le Velay ». *Mémoires et Procès-Verbaux de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire*. Années : 1892-93.
- COSTAZ. « Rapport à M. Decazes, ministre de l'Intérieur, sur les produits de l'industrie française à l'Exposition de 1819 ». Chap. VII : *Dentelles et Blondes*.
- ENGERAND. « La dentelle aux fuseaux en Normandie ». *Musée social*, mai 1901.
- « Conférence à l'assemblée générale de la « Dentelle de France ». *Journal de la Dentelle et de la Broderie*, n° mai-juin-juillet 1906.
- FALCON (Théodore). « Rapport sur l'école de dentelles des enfants pauvres du Puy ». Le Puy, 1856.
- « Inauguration de l'ouvrier de la dentelle, sous les auspices de la préfecture ». *Journal la Haute Loire*, novembre 1856.
- GARIEL. Un voyage scientifique en Auvergne : Excursion au Puy : l'industrie dentellière. *Revue scientifique de la France et de l'étranger*. Janvier 1877.
- GIRON-PISTRE. « Quelques considérations sur la fabrique de dentelles du Puy ». *Annales de la Société d'agriculture, sciences et art du Puy*, t. XVI.
- HEDDE (Isidore). « La dentelle. Description, fabrication, histoire ». Divers articles dans la *Haute-Loire*, en 1875.
- HEDDE (Philippe). « Exposition nationale de 1839 ». Dans les *Annales de Société d'agriculture du Puy*, de la même année.
- DE LAPRADE (M^{lle} Laurence). « La dentelle à la main au Musée Galliera ». Dans le *Journal la Dentelle*, 1904.
- LASCOMBE. « Les leveyses de dentelles au dernier siècle ». *Tablettes historiques du Velay*, t. III.
- LOCUSSOL (Eugène). « Les industries du Velay. Dentelle et Rubanerie ». *Annales de la Société de Géographie de Lyon*. 2^e série, année 1908.
- « Les régions naturelles du Velay ». *Annales de Géographie*, numéro du 15 mars 1908.
- MONIN. « Étude sur la dentelle », dans le *Bulletin de la Société de Géographie du Languedoc*, t. IX.

- ROBERT-FAURE. « Mémoire sur l'industrie dentellière, 22 mai 1860 », dans les *Annales de la Société d'agriculture du Puy*.
- ROUCHON (Ulysse). « La Dentelle du Puy à travers les siècles », dans *Velay et Auvergne*, in-8°, Le Puy, R. Marchessou, pp. 269-278.
- VERHAEGEN (Pierre). « L'industrie dentellière en Belgique ». *Réforme sociale*. Juin, 1902.
- VIGOUROUX. « La dentelle à la main ». *Revue Bleue*, 11 février 1905.
-

TABLE DES MATIÈRES

DENTELLIÈRES ET DENTELLES DU PUY.

Histoire	3
Le domaine actuel de l'industrie dentellière	35
La production. — Les ouvrières.	41
L'apprentissage.	53
Les salaires.	63
Les fabricants.	69
Les produits et le commerce	73
Forme et avenir de l'industrie dentellière.	85
Rôle historique.	91
Bibliographie	97
